

# L'ILLUSTRATION,

## JOURNAL UNIVERSEL.



Ab. pour Paris. 3 mois, 8 fr. — 6 mois, 16 fr. — Un an, 30 fr.  
 Prix de chaque N<sup>o</sup>, 75 c. — La collection mensuelle, br., 2 fr. 75.

N<sup>o</sup> 295. VOL. XII. — SAMEDI 30 OCTOBRE 1848.  
 Bureaux : rue Richelieu, 60.

Ab. pour les dép. — 3 mois, 9 fr. — 6 mois, 17 fr. — Un an, 32 fr.  
 Ab. pour l'étranger, — 10 fr. — 30 fr. — 40 fr.

### SOMMAIRE.

**Histoire de la semaine.** Portraits de M. Dufaure, ministre de l'intérieur, et de M. Vivien, ministre des travaux publics. — **État de siège**, par M. Francis Wey. — **Un peu de tout.** — **Courrier de Paris.** Médaille en commémoration de la fête de Lille; Fête de Lille. — **La république à Baden.** Struve ordonnant une levée du contingent; Struve et les républicains allemands portant de Lorrach. — **Le romantisme politique.** — **Événements de Vienne.** Salle des Etats; Arrestation du courrier de Jellachich; Fuite de l'empereur d'Autriche; Garde nationale viennoise. — **Le dieu Tonnerre,** conte chinois, par M. C. Lavollée. — **École française à Athènes.** Vue de l'école française à Athènes; Vue générale d'Athènes; Vue de l'Acropolis; Palais de l'ambassade de France; Vue de l'Attique, près de l'Hippodrome. — **Revue littéraire**, par M. Alexandre Dumas. — **Chronique musicale.** — **Marcénaire de Saint-Servan.** Vue du marénaire. — **Sur l'horloge de Munster.** — **Rébus.**

### Histoire de la Semaine.

Nous avons dit à quelle faible majorité avait été adoptée la question préalable sur la proposition de M. Xavier Durieu. M. le général Cavaignac et les membres du cabinet ont compris que dans ce partage égal des voix il y avait l'indice d'un travail de décomposition dans une portion de la majorité qui les avait jusque-là soutenus, et que leurs véritables appuis, en même temps que l'expression la plus vraie des sentiments de l'immense majorité de la France n'étant ni sur la Montagne, ni exclusivement sur son versant, c'était dans la conciliation des influences, dans le concours des capacités de la veille avec les républicains qui admettent les adhésions du lendemain, qu'il fallait chercher un nouveau programme et un cabinet nouveau.

Tous les ministres, pour laisser toute liberté d'action au

président du conseil, ont remis jeudi de la semaine dernière leur démission entre ses mains. Il était un premier choix indiqué au général Cavaignac par les sympathies de l'Assemblée, par l'influence manifestement exercée sur elle. C'était celui de M. Dufaure. Il fut donc le premier appelé. M. Vivien, que la discussion de la Constitution a également fait apprécier par ses nouveaux collègues comme il était apprécié dans les anciennes chambres, se vit aussi demander son concours. Un troisième portefeuille était accordé aux républicains du lendemain; MM. Dufaure et Vivien désignèrent pour le tenir M. de Tocqueville. Mais ce choix fut repoussé avec insistance, sans motif allégué, sans éloignement personnel, bien entendu, mais peut-être parce que M. de Tocqueville, dans un récent et beau discours, avait dit au général Cavaignac qu'il n'avait qu'un bon parti à prendre, celui de brûler ses vaisseaux. Le faire entrer dans le cabinet nouveau, c'était déclarer hautement qu'on les brûlait



M. Dufaure, ministre de l'intérieur.



M. Vivien, ministre des travaux publics.



Cependant l'esprit de routine et d'imitation, qui nous conduit en France à substituer, sous l'empire de réminiscences historiques, des analogies et des figures à la réalité, assimile obstinément le commandement d'une ville assiégée à la dictature, et le fonctionnaire investi de l'autorité à un dictateur.

Nous savons médiocrement l'histoire romaine, mais nous la connaissons mieux encore que nous n'avons approfondi nos propres institutions.

Elles n'ont jamais consacré rien qui ressemble à la dictature; néanmoins le terme, grâce au grain d'érudition qui l'assaisonne, a fait fortune, et non contents de parler de dictateurs imaginaires, nous avons enrichi sur le vocabulaire des Romains, crée *dictatorial* et jusqu'à *dictatorialisme*, afin de posséder au moins quatre expressions qui ne représentent rien, pour mieux caractériser ce qui n'existe pas.

Notre législation ne comporte pas la dictature; espérons que nous ne verrons jamais de dictateurs, et souhaitons, dans les circonstances difficiles, de rencontrer des chefs militaires aussi solides défenseurs de la liberté, aussi modérés et aussi intégrés que le général à qui l'Assemblée nationale a confié naguère le soin de la République. Nous pensons toutefois qu'il est, dans une occasion unique, mépris sur la nature et l'étendue de son pouvoir, lorsqu'il a décrété la suppression absolue et indéfinie de divers journaux, dont il avait le droit, dans l'intérêt de la défense de la place, de réprimer les excès, en faisant arrêter et en décrétant d'accusation individuellement les rédacteurs, prévenus d'un délit ou d'un attentat à la sûreté publique.

Dans l'état actuel de la législation, un journal est une propriété, et il est moins que jamais opportun, quand la propriété est attaquée par des passions anti-sociales, de donner l'exemple de la violation de la propriété.

Cet empiètement indique que la déclaration d'état de siège, lors même qu'elle est forcée, établit une situation dangereuse pour la liberté. Les véritables ennemis de la liberté, dans cette occasion, ont été les hommes dont le crime, en motivant une répression si énergique, a eu pour conséquence une regrettable répression.

Dans un Etat libre, l'insurrection toujours coupable, constitue un crime de lèse-nation, quand elle nécessite la déclaration d'état de siège, le droit et le devoir de la société est d'opposer la force à la violence, afin d'alléger la lutte et de sauver le principe de la liberté au prix d'un sacrifice temporaire.

L'insuffisance de la démocratie, en présence des passions armées et tyranniques, prouve que ce régime pacifique et maternel n'a pour condition d'existence le sentiment universel des devoirs communs, la pratique des vertus morales et des sentiments de la fraternité.

Ainsi l'état de siège, conséquence de leur transgression, démontre que la démocratie est incompatible avec la violence et l'illégalité.

FRANÇOIS WEY

### Un peu de tout.

L'Assemblée nationale, à la fin de la dernière semaine et au commencement de celle-ci, nous a donné le spectacle intéressant d'une discussion vraiment poète entre les républicains de naissance et les républicains de circonstance. La chose était délicate, et l'audace qui savait le mot, mais qui pouvait craindre que le mot fut dit tout haut, se trouvait dans une situation qui passe tout ce que le théâtre a jamais offert de plus vif pour charmer le spectateur par l'attrait suspendu de la péripétie. Pourquoi cherchez-vous des ministres parmi les hommes d'Etat de la monarchie? Ce n'y avait qu'un républicain de la veille, « comme mot, qui eût pu dire le vrai motif. Les républicains du lendemain ne l'auraient pas voulu, et c'est l'éloge de leur modestie; mais il faut convenir que la question pouvait compromettre la dignité du parti auquel l'honneur d'appartenir. Je l'aurais dit dans la dernière séance de M. Portalis, si j'étais son collègue.

— M. Ducoux, qui avait résigné le bail de son appartement pour aller habiter l'hôtel de la Préfecture, a résilié ses fonctions et quitté l'hôtel. Il a repris sa place de simple représentant à la Chambre et restera orateur de l'opposition. M. Ducoux paraît encore mieux qu'il n'était.

— Le *National* a donné des nouvelles de l'armée de Radetzki. Sa pègre ne lui a pas permis de traire de l'Italien en français: le mot du mal dont se généralisait que ses soldats sont « italiens: *Potentissima diarra*, dit la *Gazette de Milan*. Comme cette langue italienne est expressive! *Potentissimo*... tout y est au superlatif. Il n'y a qu'un apôtre qui pourrait sacrifier l'image et se contenter d'écrire *potentissima* en trois lettres.

— Les journaux annoncent quelques démissions motivées sur le mouvement politique que le gouvernement vient d'opérer. Jusqu'à présent, c'est le dévouement qui a été en retraite. Nous annoncerons le désintéressement quand les fonctions rétribuées se mettront de la partie.

— Le nouveau préfet de police s'est adressé à la *Démocratie pacifique* pour savoir où en est cette queue promise par la prophétie à l'humanité réformée ou déformée. Il paraît que cette queue armée d'un œil ne poussera point tant que nous vivrons en civilisation. Sans cela, disent les philanthropes, on serait exposé tous les jours à crever l'œil d'un passant en marchant sur sa queue. Mauvaise dédicace; cette queue devant avoir trente-six pieds de long. Il y a mille manières de la porter pour préserver l'organe essentiel: en trompette, en ceinture, en cravate, en turban, etc. S'il faut que la civilisation perisse pour que cette queue et cet œil passent à l'humanité, nous ne serons plus là pour y voir.

— *L'Illustration* a, parmi ses collaborateurs, une dame qui est la nièce de Kleber. Sa fonction est modeste, moins encore que sa fortune. Cette dame, qui a un fils, raconte, d'une manière touchante, comment M. de Salvandy, averti, il y a trois ans, de l'existence de ce fils et de la pauvreté de la mère, pourvint immédiatement à l'éducation du jeune Feldmann-Kleber, en lui accordant une bourse au collège de Strasbourg. Le choix même du collège de Strasbourg, ajoute cette dame, était une délicatesse du ministre. Si vous demandez ce qu'est devenu le jeune lycéen, ou vous apprendrez qu'après les journées de juin, il bruta des ex-

ploits glorieux de la garde mobile l'a frappé d'un saint catoussisme, qu'il a quitté Strasbourg et son lycée pour venir à Paris s'enrôler dans la garde mobile. Bon sang ne peut mentir. M. de Salvandy avait de ces nobles inspirations. C'est le tour de M. le général Lamoricière; si l'enfant a eu du bonheur, le jeune homme n'est pas à plaindre.

### Courrier de Paris.

« Jusques à quand abuserez-vous de notre patience, ô Alexandre Dumast! » Ainsi parle la foule qui s'échappe, passé minuit, des vomitoires du Théâtre-Historique. Catilina, tel est le personnage qui fixe l'attention, le drame dont on frémit et le spectacle dont on s'amusera pour peu qu'on y mette de la bonne volonté. Ce labyrinthe au mille circuits, où l'on s'engage, cette histoire ténébreuse que nous allons reprendre, n'allez pas croire qu'elle soit tout-à-fait déplaçée dans un *Courrier de Paris* de cette semaine. En consultant les annales du passé, il est assez singulier que dans notre Paris, cette Rome de la république française, ainsi qu'autrefois dans Rome, ce Paris de l'antiquité, on puisse signaler les mêmes menus faits et petits incidents de la vie journalière et publique.

Car sans parler des grandes querelles qui agitaient le sénat et le forum, a ces mêmes calendes d'octobre où éclata la conjuration, il était fort question de la querelle de deux comédiens, Citharis et Cinthia, et pendant que les raffinés du jockey-club romain allaient répéter aux portes de Baies les exercices de notre Chantilly, le soir on rencontrait la foule des badauds cherchant, dans un ciel azuré, les traces de la comète dont on a tant parlé depuis César, et qui n'est autre que la comète d'Encke. Au même instant, du port d'Osie s'embarquait pour l'Afrique une armée de colons, et la ville éternelle était en proie à l'agitation causée par l'élection des deux nouveaux consuls. Dans ce mélange de Sparte et d'Athènes dont Rome était un composé, il y avait place pour toutes les inventions, toutes les fantaisies et tous les rêves. On y faisait des constitutions en même temps que des quatrains sur le grand homme de la veille, et les occupations les plus frivoles se mêlaient aux soins les plus sérieux. La seule différence peut-être c'est que Rome possédait ce véritable Catilina dont nos Parisiens n'ont plus que l'image ou le travestissement, même au théâtre.

Cependant que cette histoire en drame se fasse écouter avec la curiosité qui s'attache aux choses du moment, les premières représentations l'ont bien prouvé. Rien que ce nom. Catilina, quel talisman! C'est le nom du précurseur de César, et il nous est venu à travers les malédictions de l'histoire et de la tribune aux horloges. Ensuite, le spectacle d'une conjuration populaire, ourdie par un patricien, fut à la mode dans tous les temps; Catilina est beau, libéral, magnifique, donnant et pardonnant, comme dit son historien; il est le refuge des endettés, la providence des belles affranchies; aux jeunes gens il prodigue les fêtes, aux raisonniers il jette le séminaire et la sportive; et toutes les séductions, tous les raffinements, et toutes les éloquences, il les possède, c'est le fameux Gracchus-don Juan; à ce point d'ivoire arraché cet, avec à Cicéron lui-même: « J'ai fallu ne laisser prendre à Catilina. » Vous savez comment, au début de la nouvelle pièce, Catilina dément cette belle réputation; un viol, un assassinat, c'est ainsi qu'il procède, en s'autorisant probablement de ce passage de Salluste: « Catilina seditis une vestale par amour de la nouveauté; plus tard il s'éprie d'Aurélia Orestilla, qui n'avait de lovable, que sa beauté, et comme elle hésitait à l'épouser a causé d'un fils qu'il avait eu d'un premier mariage, et dit que la mort de cet enfant laissa le champ libre à cet horrible hymen. » Cette femme s'appelle ici Fulvie; l'enfant, Carinus, la vestale absente c'est Martia; nous tenons désormais chacun des fils ou filles qui feront agir le plus grand factieux dont l'antiquité nous ait transmis la mémoire. Mais après ce prologue consacré à un fait domestique (*domestica facta*), M. Dumas nous en donne un autre, le vrai prologue de la conjuration, plein de mouvement, d'amusement et même de vérité, c'est le tableau de la place publique, satire de Juvénal en action, où passent et se coudoient le soldat, le bourgeois, le populaire, le clerc et l'affranchi; voici la courtisane dans sa *lectica*, le précepteur grec accompagné de son rétiaire, l'étranger qui demande son chemin, l'orateur suivi de ses clients, le janitor veillant sur les pénates, le portefaix accroupi au soleil. On est, en grande attente devant ce prologue, la seconde édition du prologue de Caligula; nous allons voir sans doute se développer, à la manière shakespérienne, l'action du factieux sur ses complices de la rue; mais Caligula ne court pas au plus pressé, il écoute Cicéron qui vient lui faire un long discours dans sa maison, et cette harangue de conservateur, il répond par un article *socialiste*. Oui, la réplique est éloquent et vive, et la harangue valait encore mieux, mais il eût fallu peut-être laisser cette éloquence aux livres d'ou on l'a tirée, l'illusion n'est pas assez grande pour qu'on s'imagine être en pleine Rome, et puisque le poète s'en prenaît à des passions qui sont malheureusement toutes celles de notre temps, il se disait qu'il eût dû choisir entre Cicéron et Catilina. L'un parle de la patrie et l'autre invoque la liberté; l'orateur est pour la famille, tandis que le tribun célèbre la communauté et le reste, si bien que chaque spectateur se choisit très bruyamment son représentant. Après cette espèce de duel parlementaire, arrive naturellement la scène principale de la conjuration indiquée par Salluste en termes si énergiques; les conspirateurs voyent Rome à la destruction, et comme gage du serment qui les lie les corps circulent de main en main, toutes pleines d'un horrible breuvage, le sang y est mêlé au falerne. Drame étrange, qui, à dater de ce moment, ne marchera plus qu'au milieu des intrigues, des violences et de toutes les fureurs, mais qui ne laisse plus aucun prétexte à l'allusion. Grâce à

Dieu, c'est dans la vieille Rome seulement, dans cette Rome de la décadence, que le spectacle fut possible de cette corruption qui présidait au suffrage universel. La brigues, le pillage, l'injure, la menace, la calomnie et cette mise à l'encan de la chose publique et des plus chers intérêts de la patrie et de la société, il est évident qu'il faut reculer de vingt siècles pour en retrouver l'unique exemple. Pourtant dans cette confusion terrible des luttes, des vengeances, le nouveau Catilina se montre tout à coup sous une face nouvelle, il est au moment de renier sa cause, de tourner le dos à ses amis et de *désert* les barricades, ce n'est plus de tout ce déclamateur furibond de la tragédie de Voltaire, ni ce conspirateur sententieux de la tragédie de Crébillon. Adieu à la trahison politique, adieu aux sanglants banquets et à ces attentats complétés, encore un petit effort de vertu, un dernier renouveau et nous aurons Rome sauvée, non par l'éloquence de Cicéron, mais par l'inaction de Catilina; c'est qu'il a retrouvé Carinus, son enfant si bien nommé, et il est très disposé à fuir avec lui jusqu'au bout du monde; une chaumière et son cœur, il n'en demande pas davantage, mais ce Catilina champêtre et débonnaire et d'autant moins vraisemblable ne pouvait pas se maintenir ainsi jusqu'à la fin. La farouche Aurélia, en faisant égarer l'enfant, nous ramène bientôt au dénouement indiqué par Salluste: la fuite de Rome, la bataille, la défaite, et la mort. « Catilina fut trouvé loin des siens, au milieu d'un monceau de ses ennemis, il respirait encore et son visage avait gardé toute sa ferocité. Si grand fut l'éclatement des révoltés, que ni dans le combat, ni dans la déroute, il n'y eut personne qui ne tint à honneur de mourir. » Tous périrent, et ils étaient dix mille! — Tel est le dernier tableau où le poète, s'effaçant derrière le peintre, lui a laissé le soin de donner le dernier coup de pinceau. Est-ce la un drame patibulaire, une action attachante, ces grands noms et ces grands hommes, Cicéron, César, Caton, Sylla, Lucullus, sont-ils ressuscités sous leurs traits véritables, Catilina lui-même est-il bien ce factieux qui met Rome à deux doigts de sa perte, et le style, et les mœurs, et la couleur, est-ce *quelque chose de romain*? A ces graves questions nous répondons: la pièce est singulière, le dialogue est spirituel, la mise en scène des plus splendides, les décorations font merveille, les acteurs sont pleins d'ardeur et le public a ratifié le succès par ses applaudissements.

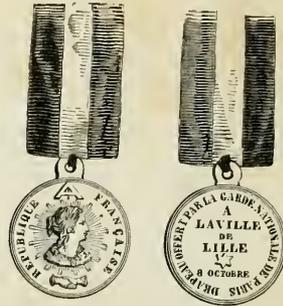
Le moyen d'en finir avec ces formules de compte-rendu, lorsque trois ou quatre pièces nous sollicitent encore. Après la tragédie horrible, voici le drame lugubre, le *Livre noir*, quelle aventure et que de malheurs! Il faut partir d'une maison du jeu pour arriver à la Conciergerie en passant par la cour d'assises. Voici donc au début le joueur perché sur le tapis vert; il est pale et hors de lui; il poursuit le rêve d'une martingale impossible; à ses côtés siège un démon tentateur qui entraîne dans l'abîme, et en un tour de main M. le comte de Vaudreuil a perdu son patrimoine, et son honneur se trouve fort compromis, puisqu'il a joué sur parole. Rien n'a pu le retener, ni l'éclat de son nom, ni la douleur de sa mère, ni les larmes d'une jeune et belle femme qu'il a séduite. Il jouera jusqu'à la dernière extrémité, et vous verrez que, pour qu'il abandonne cette fatale maison de Frascati, il faudra que les flambeaux s'éteignent et que la roulette suspende ses opérations. O lamentable premier acte, je te vois venir et je te connais bien. M. Victor Ducoux inventait, il y a vingt ans, et nous jouerait fait courir tout Paris sous les traits de Frédéric Lemaître. A quoi l'auteur pourrait répondre à bon droit: Patience! et l'on verra que j'ai copié personnellement, sinon un certain Léon Gozlan, l'auteur d'une nouvelle très dramatique, *Roberto Corsini*, et j'ai le droit de lui prendre son bien partout où il le trouve. Ce Roberto Corsini, devenu le comte de Vaudreuil, finira dans le drame comme à la fin dans la nouvelle, mais il n'attendra le terme fatal, le suicide, que par un chemin beaucoup plus long, il lui faut cinq actes pour arriver à ce but qu'il franchissait autrefois en un seul chapitre. M. Gozlan est assurément un écrivain très distingué, il trouve ordinairement des situations, et il possède le grand art de les motiver et de les rendre naturelles; mais cette fois il n'aura pas fait de grandes choses; Germain du *Joueur* volait l'écrin de sa femme, le Vaudreuil déroba l'écrin de sa mère. On n'arrête pas le larron en flagrant délit, car où en serait notre mélodrame, et même tout mélodrame, s'il allait si vite en besogne; ne faut-il pas que le soupçon du crime s'attache à un innocent, et l'intéressé qui jusqu'à présent a eu quelque peine à naître, ne va-t-il pas périr si nous ne le jetons pas dans la vieille ornière du quiproquo judiciaire? C'est ainsi que la belle Henriette devient doublement la victime de Vaudreuil; on l'accuse du vol, et elle pourrait se disculper en nommant le coupable, mais comment livrer à la rigueur des lois le fils de sa bienfaitrice et le père de son enfant? Henriette se sacrifie, et serait peut-être certainement si un avocat célèbre ne venait à son secours: ce M. Maurice, cœur glorieux, tête vive, bonhomme au demeurant, s'ouvrit l'écriteau et l'épousa. Vous voyez le drame terminé, et c'est à peine si il commence; jusqu'à présent c'est le crime qui a été mis en train; admirez ce changement de paradigme. Mais qui s'en verra désormais que par la grâce de Dieu, et par la vertu de l'inspiration de M. Gozlan? Tant que son drame s'est avancé par le chemin battu du sens commun et de la logique universelle, c'était pitie de le voir se traîner de-ci de-là, point d'émotion, point de surprise; attendez le paradigme de Maurice, et la pièce deviendra vive, attachante, pleine d'intérêt. Maurice, convaincu de l'innocence de Henriette, non-seulement veut conduire sa femme dans le monde, mais il entend que le monde accepte sans répit et sans hésitation cette innocence proclamée à la majorité d'une voix et cette vertu ornée d'un enfant avant la noce. Tel est notre paradigme, et c'est un grand bonheur pour la pièce et pour le théâtre de la Porte-Saint-Martin qui lui soit mané par

l'esprit de M. Gozlan. Indépendamment de ce feu d'artifice littéraire, la pièce est parsemée de portraits de fantaisie qui brillent par le contraste; il faut distinguer dans le nombre un certain d'Angleterre, chevalier d'industrie, qui se conduit en Robert-Macaire et parle à l'occasion comme un prix-Monthyon. Quant au plaisant personnage de Poncelet, c'est tout simplement ce vieux type de Sganarelle que M. Gozlan a très spirituellement regratté et remis en circulation.

Le Vaudeville, qui décidément redevient à la mode sous une direction active et intelligente, a remporté deux succès dans la même soirée. *L'Affaire Choumoulet*, c'est l'histoire de ce mari qui se dérange et dont Balzac énumère si plaisamment les porfides dans la *Physiologie du Mariage*; quant à Roger Bontemps, son nom nous dispense de toute autre explication; on l'a ressuscité en l'honneur de Félix, qui est bien le plus fleuri et le plus réjouissant des Roger Bontemps.

Enfin nous arrivons un peu tard à notre *Courrier de Paris*, mais voyez la surprise, c'est pour le terminer, Lille, à la suite de notre dessinateur. N'est-ce pas d'ailleurs une de ces fêtes qu'on est trop heureux de pouvoir célébrer, la fête de la Fraternité entée sur un glorieux anniversaire, la délivrance de Lille en 1792. C'est pourquoi tout récemment, cent volontaires de la 2<sup>e</sup> légion de la garde nationale parisienne arrivaient dans la cité lilloise qui leur avait offert dans ses murs une splendide hospitalité. Point de plus beau spectacle que le moment du départ, si ce n'est peut-être le spectacle de l'arrivée. Quatre convois spéciaux avaient été mis à la disposition des Parisiens, qui s'élançaient pêle-mêle dans les wagons : fantassins, cavaliers, officiers, soldats, artilleurs, tambours et musique en tête; le convoi, précédé de son panache de fumée ondoyant tend les ombres de la nuit, les chants abrègent les heures, on passe dans Amiens comme l'éclair, Arras est déjà dépassé, au point du jour on découvre Douai, assise comme une reine, le front orné de créneaux, sur l'embarcadere de ses gazons, et parmi les ombrages qui voilent ses remparts. L'aspect de la campagne est plein de poésie, et réalise les beaux paysages de Ruysdael et de Berghem; mais voici le détail prosaïque : la caravane meurt de faim, et l'on ne fait qu'une bouchée des provisions de la buvette douaisienne. Heureusement que

l'enthousiasme est un puissant dérivatif, et il est facile de tromper les suggestions de son appétit au moyen d'écadotes patriotiques. Ici c'est un antique rappelé à son auditoire les royales illustrations qui assiégèrent la cité flamande, à peu près comme ce vieux soldat de l'Italie qui nommait aux Troyens les noms des fameux guerriers réunis sous leurs remparts; là-bas, un vieillard plus écouté, parle du



Médaille frappée en commémoration de la fête de Lille.

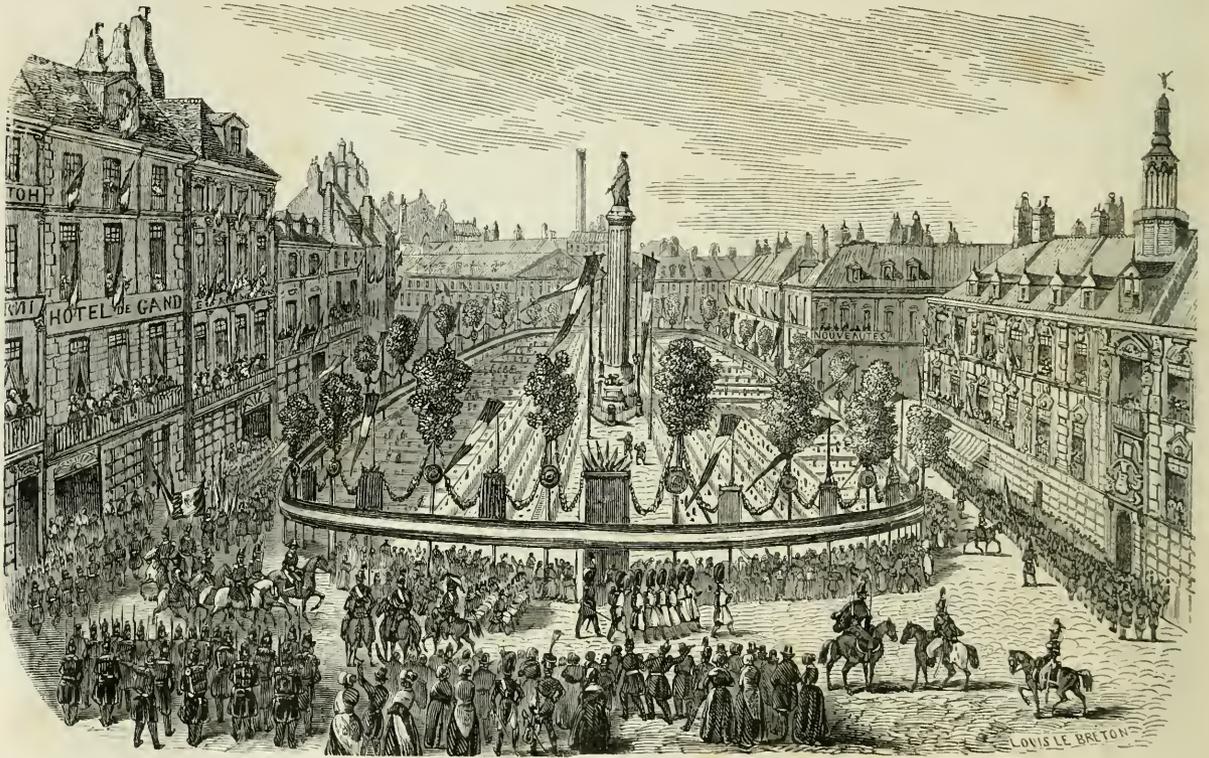
siège de 1792 et des épisodes héroïques qui s'y rattachent : ainsi au plus fort de la dernière attaque des Autrichiens, un boulet perce la voûte de la salle où étaient réunis les membres du conseil de défense. — En bien, s'écrit une voix, qu'on le déclare en permanence comme nous ! et le boulet est placé sur la table, et la séance continue.

Mais voici les fossés franchis, les Parisiens tombent au milieu d'une population en armes qui les attendait : les rangs sont rompus, on se serre la main, vivent les Parisiens ! vivent les Lillois ! et le canon accompagne ces accla-

mations. Au moment où la fête militaire commence, ce nouveau Camp de drap d'or offrit une physionomie qui méritait assurément d'être reproduite. On avait dressé sur la route une tente pyramidale autour de laquelle étaient rangés en lignes serrées les bataillons lillois et la troupe de ligne. Derrière ces masses d'hommes armés, vous auriez vu la foule couvrant les glacis et les courtines; la scène était en quelque sorte fermée par la porte de Paris, magnifique arc-de-triomphe élevé par Louis XIV, en souvenir de sa conquête.

Quant à la décoration intérieure de la ville, à mesure que le cortège avance, les Parisiens en admirent la beauté féerique. La rue principale offre l'aspect d'un bercail de verdure, les maisons semblent ensevelies dans des touffes de fleurs. Chaque fenêtre s'emplait d'une parure vivante de dames, qui, de leurs blanches mains, sèment sur les arrivants les bouquets dont elles sont parées; il faut que la flore lilloise soit impénétrable, car, indépendamment de cette profusion, de nombreuses guirlandes entrelacées courent le long des maisons, et, traversant la rue sur des fils imperceptibles, forment çà et là des couronnes et se groupent en forme de corbeilles. Le préjugé, soit dit en passant, qui attribue aux Flamands cette apparence empourprée et rebondie qui brille dans les toiles de certains maîtres, ne saurait exister à Lille; la finesse et la distinction des manières, les tailles souples, les contours délicats, les visages doux et gracieux n'y sont pas plus rares qu'ailleurs, et de ces charmantes apparitions, qu'encadrait si naturellement les broderies de rose et de dahlias de la rue Esquermoise, plus d'un Parisien a remporté son trésor de souvenirs. Jamais ville flamande ne fit une plus belle exhibition, et c'est par là que Miéris a dû trouver les modèles de ses bijoux. Notre description est longue, et pourtant nous n'avons rien dit de tous ces accessoires qui traduisent le plus joyeusement les sympathies et la joie d'une population, c'est-à-dire les transparents bariolés, les devises obligantes, les ballons écarlates et autres détails qui donnaient le caractère de la *Ferme nationale* à cette fête de la fraternité.

A midi, toutes les troupes se trouvèrent réunies au Champ-de-Mars pour la remise des drapeaux, et l'on sait qu'indépendamment de ceux fournis par le gouvernement, les Parisiens avaient apporté à leurs frères de Lille un magnifique



Fête de Lille. — Arrivée de la garde nationale au banquet dressé sur la grande place.

étendard dont la riche broderie retraçait le glorieux bombardement de 1792. C'est là qu'après les allocutions du préfet et du colonel de la 2<sup>e</sup> légion, un jeune artiste de la ville exécuta la cantate de M. Verhous.

L'heure du banquet a sonné enfin; il était digne de la solennité et d'une abstinence de vingt-quatre heures, mets exquis, vins délicieux que se partagent et se versent quatre mille cinq cents convives. Quant au nombre des spectateurs, il défie toute évaluation. Non-seulement les Lillois, mais les habitants de cent communes environnantes y assistaient. On accourait des Flandres, de la Normandie, de l'Artois et de la Picardie. Pendant que les coupes s'emplissent et se vident, la nuit est venue, la ville s'illumine, et ici,

permettez-nous de finir par une dernière description empruntée à un spirituel indigène, témoin et acteur dans la cérémonie bachique : « La verdure qui décorait les maisons se ranime sous l'éclair des lanternes vénitienes et prend des couleurs diamantées. Dans la brume on voit briller le beffroi de la Banque et la tour semble tourner sur elle-même, c'est un mécanisme ingénieux qui met en branle ce grand foyer d'illuminations. Le vin coule, le punch flamboie, c'est un incendie greffé sur un autre. La bonne gaie flamande et l'ivresse parisienne, la meilleure du monde parce qu'elle est la plus spirituelle, se confondent et se donnent la main. C'est une immense farandole qui va, vient, commence et s'interrompt pour recommencer encore. Tous ces Miéris

tourment au Teniers, voilà des Terburg ambulants. Tout ce peuple bouffi et joulifi qui semblait se mouvoir à peine dans sa coquille, saute et s'enlève comme les Zénobys de l'Opéra. Aux environs du théâtre, de grosses commères distribuées de la bière et du vin dans ces larges caveaux, enfers bachiques si chers au pinceau de van Ostade. » Après la danse, la danse, comme dit Tabellais, mais ce bal ressemblait à tous ces bals qui se commettent au bout d'une journée de libations, d'enthousiasme et de fatigue, n'exige aucune mention. Imitons la discrétion de notre dessinateur, qui ne l'a pas reproduit, afin qu'on ne puisse pas dire que dans sa galerie fidèle et véridique, il aurait introduit un portrait trop flatte.

## La République dans le grand-duché de Bade.

Il y a quinze jours en rendant compte des événements dont Francfort a été le théâtre. le 18 et le 19 septembre dernier, nous disions que cette insurrection n'était pas un fait isolé, et que l'attentat médité par les partis extrêmes contre le parlement allemand devait avoir un contre-coup dans les pays voisins. Cette prédiction s'accomplissait au moment même où elle paraissait dans nos colonnes. Le 21 septembre des mouvements insurrectionnels éclataient dans le duché de Bade, à Cologne, dans le Wurtemberg, et pour la seconde fois, depuis la révolution de février, la République était proclamée au delà du Rhin. Cette seconde République devait durer encore moins longtemps que la première. Nous ne rappellerions même pas ici son existence éphémère si nous n'avions reçu de notre correspondant des bords du Rhin, M. Elliot, deux dessins caractéristiques de cette malheureuse échauffourée.

Le républicain allemand qui parait le plus résolu à faire triompher son opinion, M. Struve, ayant été poursuivi par les autorités



Struve ordonnant une levée d'hommes aux municipalités de Lorrach et des environs, d'après un dessin de M. Elliot.

badoises pour des articles publiés dans un journal intitulé le *Spectateur allemand*, s'était retiré en Suisse. Le 21 septembre il quitta Bale, où il vivait depuis quelque temps, et se rendit à Lorrach, petite ville badoise, située à deux lieues et demie de la frontière suisse. Un certain nombre de réfugiés allemands l'accompagnaient. A sa vue la population poussa des cris de joie et le porta en triomphe à l'hôtel-de-ville. Là il prononça un discours qui produisit sur ses auditeurs un si grand effet qu'ils arrêtèrent aussitôt les autorités de la ville et les mirent en prison. Les douaniers, — il n'y avait pas de troupes de la ville et, quelques heures après, — tandis que Hecker, désespérant du succès, adressait au peuple allemand, avant de s'embarquer pour l'Amérique, un adieu solennel — Struve proclamait de nouveau la République et, se plaçant à la tête d'un gouvernement provisoire, faisait afficher à Lorrach et dans les communes voisines, la proclamation suivante :



Struve et les républicains allemands partant de Lorrach pour Mülheim, d'après un croquis de M. Elliot.

RÉPUBLIQUE ALLEMANDE.

Bien-être, instruction, liberté pour tous.

Quartier-général de Lorrach, le 21 septembre 1848.

## Appel au peuple allemand.

« Le peuple a commencé le combat contre ses oppresseurs. Même dans les rues de Francfort, là où siège le pouvoir central impuissant et une constituante bavaroise, on a tiré à mitraille sur le peuple. Le glaive peut seul sauver le peuple allemand. Si la réaction triomphe à Francfort, l'Allemagne sera, par la préférence légale, réduite à une servitude plus accablante que celle qui résulte d'une guerre sanglante.

« Aux armes, peuple allemand ! La République seule nous conduit au but, vers lequel nous tendons.

« Vive la République allemande !

« Au nom du gouvernement provisoire,  
» STRUVE »

Une lettre en date du 24 septembre, adressée au *Courrier du Bas-Rhin*, contenait, sur la situation de Lorrach, les détails que l'on va lire :

« J'ai été hier à Lorrach, siège du gouvernement provisoire. Sauf l'enthousiasme général, la ville présente l'aspect de tranquillité ordinaire ; toutes les boutiques sont ouvertes, le mouvement des affaires est le même. On distribue à l'Hôtel-de-Ville des armes aux paysans qui accourent des campagnes et partent immédiatement, par détachement de cent hommes, pour rejoindre le quartier-général de Struve, qui est à six lieues de Lorrach, à Mulheim, ou plus de 3,000 hommes sont déjà rassemblés aux ordres de Struve lui-même. Des commissaires ou délégués exercent, en son nom, le gouvernement à Lorrach.

« Toutes les forces réunies à Mulheim ont dû partir ce matin pour Fribourg. Le chemin de fer est coupé entre Fribourg et Schillingen, station la plus rapprochée de Bâle, et à plusieurs points au delà de Schillingen en descendant ; chaque point coupé est gardé militairement par les hommes de Struve pour empêcher la reconstruction.

« Les douaniers de Lorrach, de la Léopoldshöhe et du pont d'Huningen, sont rentrés en acceptant la République ; ils portent tous le brassard rouge ; ils ne font que le service de douane, car ils n'ont pas encore été réarmés. Des paysans armés occupent les postes aux eux.

« Des drapoux allemands flottent sur les édifices publics et sur le beaucoup de maisons particulières de Lorrach.

« La levée des hommes de dix-huit à quarante ans n'atteint que les célibataires ; mais à ceux-ci se joignent des jeunes gens au-dessous de dix-huit ans et des hommes mariés : l'état est général. »

Mais à ce moment les districts des bailliages qui s'étendent dans la vallée du Rhin, à partir de Lorrach jusqu'à Achern, étaient déclarés en état de siège ; des troupes s'avancèrent de tous côtés à la rencontre des insurgés, et le lendemain 25 les deux colonnes républicaines, conduites par Loventhal et Struve, étaient attaquées et mises en pleine déroute près de la petite ville de Staufen. Struve, qui, après sa défaite, était parvenu à se sauver, fut arrêté le lendemain avec sa femme. Enfermé d'abord dans la prison de Mulheim, il a comparu, le 30 septembre, devant un conseil de guerre, composé de trois juges civils et de trois juges militaires. Ce conseil s'étant déclaré incompétent, le prisonnier, renvoyé devant les tribunaux ordinaires, a été conduit successivement de Mulheim à Fribourg, à Carlsruhe, à Rastadt et enfin au pénitencier de Bruchsal. Sa femme est restée à Fribourg. Ceux de ses partisans qui n'ont pas été tués à l'affaire de Staufen sont en fuite ou arrêtés, et, bien qu'une agitation sourde règne encore de Heidelberg à Bâle, les autorités badoises, partout réinstallées par les troupes, n'éprouvent nulle part de résistance sérieuse. Du reste, des forces considérables, destinées à menacer la Suisse et peut-être la France, se concentrent sur la rive droite du Rhin.

Tous les contingents fédéraux ont été appelés sous les armes ; les États les moins importants, tels que les duchés de Saxe, les principautés de Hesse, de Hohenzollern, sont occupés militairement par des troupes prussiennes, autrichiennes et bavarroises ; des corps d'armée de 12,000 à 15,000 et 20,000 hommes se forment en divers endroits, composés d'infanterie, de cavalerie légère, de grosse cavalerie, munis d'artillerie, prêts, en un mot, à entrer en campagne.

C'est une armée tout entière de Prussiens, de Hessois, de Wurtembergiens, de Bavarrois, d'Autrichiens, qui s'échelonne de Mannheim à la frontière de la Suisse.

Le 29 septembre, 4,000 Prussiens ont fait leur entrée à Mannheim.

Heidelberg a reçu un corps de 1,000 Prussiens ; Weinheim, Schweizingen et les villages voisins sont occupés de la même manière. On porte à 12,000 hommes la force du corps prussien qui aura son quartier général à Schweizingen.

Le corps d'armée réuni à Fribourg se compose de 20,000 hommes, sous les ordres du général wurtembergien Miller. Il se compose de Wurtembergiens, de Hessois et de Prussiens. Toutes les petites communes situées le long de la montagne, même celles où il n'y a pas en la moindre troupe, seront occupées militairement. Les Prussiens sont depuis plusieurs jours déjà à Kohl.

Enfin, un autre corps d'armée s'échelonne dans le cercle de Constance et le long des frontières de la Suisse. Il se compose de troupes bavarroises et autrichiennes. Dans les derniers jours de septembre, un bataillon de Bavarrois est entré à Constance. Un corps de 1,500 Autrichiens a passé par cette ville le 30 septembre, et il a dû être suivi dans les premiers jours d'octobre par de la cavalerie et plusieurs batteries d'artillerie.

## Du romantisme politique.

Avez-vous jamais remarqué dans les foyers de théâtres, aux Tuileries, sur les boulevards, un individu du sexe masculin, — j'ignore s'il était jeune ou vieux, beau ou laid, brun ou blond, petit ou grand, imberbe ou barbu, chauve ou chevelu, car je n'ai pas eu, moi, le bonheur de le rencontrer — et qui se promenait en courant — sa course à duré huit jours — avec un feuillet du *Constitutionnel* à la boutonnière ? Si vous avez été plus heureux que moi, vous vous êtes sans doute demandé quel était cet original et pourquoi il se délectait ainsi à lire, à toute époque, le même paru, mais l'explication s'en trouve dans le numéro 709 du 26 octobre 1848 du journal *l'Événement*. Lisez, si vous le pouvez. Le feuillet intitulé *Mouvement dramatique et littéraire*. L'original en question était un ami de M. Auguste Vacquerie, l'auteur de ce feuillet. « Violentement attaqué par le feuilletoniste du *Constitutionnel*, il fut tellement fier d'avoir eu contre sa pièce le citoyen Hippolyte Rolle, qu'il nous l'article à sa boutonnière, et pendant huit jours courut les boulevards, les Tuileries et les foyers de théâtres avec cette croix d'honneur littéraire. » Car, « la lueur du citoyen Hippolyte Rolle est un éloge et son admiration est une honte. » M. Auguste Vacquerie, qui il me permet de le lui dire, est un ingrat. Il a été si bien loué, d'après cette opinion, par le citoyen H. Rolle, qu'il eût dû en vérité lui témoigner quelque reconnaissance et le traiter moins cavalièrement que « ce sauteur de Jules Janin dont l'avis ne prouve ni pour ni contre, » puisque, s'il a critiqué *Tragadabal*, « il a loué même des chefs-d'œuvre. »

Du reste, c'est un mauvais service que je vous rends en vous envoyant chercher dans ce *Mouvement dramatique et littéraire* le mot d'une énigme qui peut-être n'a pas occupé un seul instant votre pensée. En effet ce *Mouvement dramatique et littéraire* fourmille d'autres rebûs bien plus difficiles à deviner et dont l'explication n'est pas promise au prochain numéro. M. Vacquerie a beau m'avertir au début qu'il est cavalier servant, et amoureux de l'antithèse. Quel que soit son amour du contraste, j'ai peine à comprendre et j'espère que vous ne comprendrez pas plus que moi, comment on pourrait croire se créer une famille en se travestissant différemment tous les jeurs et en se teignant les cheveux aujourd'hui en blond, demain en brun, après-demain en châtain, — ni pourquoi Jules Janin, — qui ne fait pas sa critique avec de la pensée, — qui a acquis l'attention publique par son bonnet de coton, — qui s'est servi de sa tête comme Alcibiade s'est servi du derrière de son chien, — qui sort de toutes les questions aussi aisément qu'il y entre, n'étant retenu ni par un poète ni par l'art, et cognant son esprit à tout comme une coupe d'Allemagne trop lancée ; — je ne comprends pas, dis-je, pourquoi Jules Janin « ne pouvait pas avoir d'enfants, à des périodes. » Explique qui pourra ce contraste, pour moi, je donne ma langue au chat, comme disent les enfants dans je ne sais plus quel jeu.

M. Auguste Vacquerie a ses raisons pour se montrer si sévère et si dur envers ce grelot. — Ce grelot avec ce front, cette gambade de la phrase devant cette prostration de la pensée, dit l'auteur du *Mouvement dramatique et littéraire* de *l'Événement* en opposant Jules Janin à Blaise Pascal. — Ce n'est pas, soyez-en sûr, parce que, selon l'heureuse expression de l'auteur d'un article non signé publié quelques jours après ledit *Mouvement*, Jules Janin s'est permis d'ajouter sur le passage d'étranges chefs-d'œuvre les *Burggraves* et *Tragadabal*, c'est parce qu'il profitant d'un moment où Richardson dormait tranquillement dans sa bibliothèque, il se glissa sans bruit vers le malheureux Anglais, entr'ouvrit délicatement ses couvertures, et, soudain, d'un coup de couteau, lui coupa la queue !

« Queue infortunée ! s'écrie M. Auguste Vacquerie, quand Janin fut en sa possession, il lui fit subir toutes les humiliations imaginables et humiliées. Il marcha dessus, il piéda dessus, il cracha dessus. Cette déplorable Clarisse Harlowe, qui n'avait été violée par Lovelace, fut défigurée par Janin. Il imprimait sur tout ce pauvre roman les clous de ses bottes et les pointes de son style, il en fit le meurtrier, il le péla, il dansa sur les plus beaux endroits, il en fit sa cordeiroie, il excécuta dessus tous les enchevâtres. Nous n'osons pas dire à quels excès il se livra sur cette lamentable *Clarisse Harlowe*. La langue française n'a pas de termes pour exprimer les derniers outrages de Jules Janin. Ils ne pourraient être racontés que par deux hommes depuis le commencement du monde : Aristophane et Vespasien. »

« Quand Jules Janin fut ainsi sali et déshonoré l'orgueilleuse queue de Richardson, il la prit, non pas toute, car tous ces piétements l'avaient passablement diminuée, et il n'en restait pas grand-chose, mais il prit le peu qui en restait et se le colla à l'échine. L'insouvenance, le vil se promener dans les rues avec ce tronçon aux reins, les passants s'arrêtèrent, surpris d'abord de voir une queue à Janin, qui n'en avait jamais eu, et puis de lui voir la queue de Richardson, Janin, ainsi affublé, présentait un spectacle si grotesque, que ce fut de toutes parts un bémolier éclat de rire et une hnée colossal. C'était ce que voulait Janin. *Clarisse Harlowe* devint une chose ridicule. Ce fut encore une variante d'une fable de La Fontaine. Non-seulement la relique ne fit pas adorer le porteur, mais le porteur fit huer la relique. »

Je regrette, en vérité, de ne pas avoir le temps d'analyser toutes les beautés imaginables et inimaginables de ce morceau. Que de pensées fines et délicates, et comme elles sont heureusement exprimées ! Une leçon d'une heure ne suffirait pas pour en faire un éloge complet. Toutefois, n'allez pas croire qu'il n'y ait actuellement en France qu'un critique capable d'écrire d'aussi belles choses dans un si beau style. *l'Événement* possède presque une demi-douzaine de gens de lettres comparables, si ce n'est supérieurs, à M. Auguste Vacquerie, au double point de vue de la forme et du fond. Malheureusement j'ignore leurs noms ; ils se cachent — c'est un droit que je ne leur conteste pas — sous le voile de l'anonymat — mais j'espère qu'un jour les leurs futurs s'élèveront sur ce vote, et que nous saurons de quelle tête et de quelle plume sont sorties les idées et les

phrases des premiers Paris de ce grand journal placé, comme chacun sait, sous l'invocation et sous le patronage de M. Victor Hugo. Ils possèdent toutes les qualités rares dont la nature a doué M. Auguste Vacquerie, et que leur maître commun a si agréablement développées en lui, et plus ils ont l'impréciable avantage de faire du nouveau. Le romantisme littéraire est connu, apprécié, condamné, passé de mode depuis longtemps, le romantisme politique est né d'hier. Il n'a pas encore donné tout ce qu'il promet. Un petit nombre d'amateurs, instruits de son existence, prennent plaisir à suivre ses progrès, et jusqu'ici la critique a dédaigné de le soumettre à son examen. Enfin, à mesure que grandit il devient de plus en plus divertissant. A tous ces titres dont il mérite qu'on s'occupe de lui. Peut-être quelque savant inobjeté que sa naissance remonte à l'année 1843... Sans doute M. Victor Hugo l'avait découvert à cette époque, en même temps que le Rhin ; mais depuis aucun de ses disciples n'avait songé à tirer parti de cette invention, et d'ailleurs ceux qui l'exploitent aujourd'hui l'ont singulièrement perfectionnée ainsi qu'on va en juger.

Le romantisme politique a deux genres qu'il cultive simultanément avec un égal succès — le compte-rendu des séances de l'Assemblée nationale et l'article de fonds proprement dit, c'est-à-dire la dissertation politique. Inutile de les distinguer : c'est partout et toujours la même profondeur, la même élévation de pensées, le même luxe d'images, et le même choix d'expressions originales et pittoresques ; toutefois les comptes-rendus précédant, en général, les articles de fonds, je commencerai par les comptes-rendus.

Du premier que j'ai eu le bonheur de lire est celui du 28 septembre, n° 59. Il était consacré à la discussion qui avait précédé le vote de l'Assemblée nationale sur l'importante question de savoir s'il y aurait une ou deux Chambres. *l'Événement* était élargi — je ne l'en blame pas — de voir qu'on construisait un ravin pour la cataracte et non un navire pour l'Océan, et il s'écriait :

« Une chambre souveraine et irresponsable, un œil unique au front sur la France ! Spectacle étrange, et qu'on n'a pas encore vu ! Ce n'est ni naturel comme l'homme, ni grandiose comme le géant, — c'est forcose comme le Cyclope ! »

Mais jamais il n'avait été plus extraordinairement inspiré que le jour où il entendit :

« Cette collection d'âmes qu'on appelle un grand génie plaider la cause de cette collection d'existences qu'on appelle un grand peuple. »

Dans la politique classique on dirait : M. Lamartine soutenir que le président de la République devait être nommé par le suffrage universel et direct...

Aussi le soir de ce jour-là, *l'Événement*, continuant de rêver de ce magnifique plaidoyer, qui le regardait comme un engagement de Dieu, se surpassait lui-même ; il m'est facile de le prouver.

« Lamartine à la tribune, est toujours dans son milieu, et comme dans son atmosphère il va, il vient, fémioier, aisé et grand. Si ces deux mots peuvent s'allier, il pose naturellement. Sa belle tête frémissante, nerveuse, inspirée, à l'air d'écouter en même temps et de qui lui parle d'en haut et de qui lui répond d'en bas. Sa voix, musculairement modulée et variée de tons éclatants et suaves, court légère sur les abîmes dangereux du doute, et s'arrête impérieuse sur les cimes certaines de la vérité. Le geste de sa main tantôt paraît planer comme un oiseau sur des horizons immenses, tantôt descend et frappe comme un marteau sur les veines de la tribune et sur les convictions ébranlées. Puis, l'orateur s'animant peu à peu et du vin pur qu'on lui apporte et par lequel il semble communier avec la nature, — et de son œil vermeil intérieure et qui il semble communier avec Dieu, s'agite et palpite, et rayonne tout entier, et alors s'élève, étouffe, maîtrise, emporte toutes ces âmes suspendues à sa parole, et semblable, dans cette ivresse de sa pensée, au dieu impétueux et tout-puissant que les Romains appelaient *Liber*, vers et reverse autour de lui les coupes et les esprits. »

Malgré la sublimité inimitable de ce passage, toutes réflexions faites, je préfère les articles de fonds de *l'Événement* à ses comptes-rendus. Une moitié au moins des comptes-rendus ne se prête ni à la fantaisie ni à l'antithèse. On a beau être un élève distingué de M. Victor Hugo, il y a certaines choses qu'on est obligé de dire comme tout le monde. A propos d'un amendement on peut bien déclarer « que la Chambre a l'amour-propre d'auteur de croire que sa Constitution est bâtie de marbre pur l'éternité et qu'elle n'y voudrait pas admettre une idée de plâtre comme l'amendement de M. tel ou tel, » mais je déclinerais M. Victor Hugo lui-même de raconter autrement que moi ce fait : l'amendement, mis aux voix, a été rejeté par 180 voix contre 130. Mais les comptes-rendus de *l'Événement* contiennent donc forcément des phrases tout à fait ou à peu près semblables à celles des journaux classiques. Dans les articles de fonds, au contraire, jamais une tâche pareille n'afflige les regards du lecteur. Tout est original, tout est amusant, car tout est romantique. Voulez vous savoir, par exemple, pourquoi les auteurs des articles de fonds de *l'Événement* sont partisans du suffrage universel pour l'élection du président de la République :

« Le peuple, c'est la semence ; le suffrage universel, c'est la sève ; l'Assemblée n'est que le feuillage. Or, quand le vent souffle on quand la saison le veut, la feuille tombe de l'arbre ; — la sève y reste, l'Assemblée et le suffrage universel sont pourtant, quoique différents, deux forces qui se condensent et se complètent l'une l'autre. Seulement l'Assemblée ne donne que la forme au gouvernement, tandis que le suffrage universel lui donne la vie. Sans le feuillage, l'arbre n'est que nu ; sans la sève, il est mort. Aussi semble-t-il naturel et naturel de laisser au suffrage universel l'élection des pouvoirs. Si l'Assemblée voulait elle-même créer le président, elle serait non-seulement incompétente, mais encore impuissante. L'Assemblée ne peut que constituer, c'est-à-dire révéler la forme extérieure, la qualité et le nom du gouvernement ; elle ne saurait s'immiscer dans le travail intérieur qui fécondera et fera jaillir du tronc ces deux

branches principales : le pouvoir législatif et le pouvoir exécutif. Le feuillage désigne l'arbre, la sève le ramifié.

Ce passage, qui n'a pas besoin, je pense, de commentaires, est extrait d'un article intitulé : *Qui sera président ? L'Événement*, qui, comme les candidatures MM. Cavagnac et Lamartine, ne nous a pas encore révélé le nom de son candidat. Mais il le laisse deviner, et ses demi-aveux valent la peine d'être cités :

« Nous voulons bien admettre que le président sera choisi dans l'Assemblée, mais il n'est pas qu'il soit choisi par elle. Qu'elle continue dans son sein toutes les forces vives du pays, qu'elle réunisse toutes les lumières, tous les talents, toutes les expériences, nous le voulons bien. Peut-être, qui sait ! renferme-t-elle l'homme de génie qui doit sauver la France. Mais ce ne sera pas elle qui le découvrira, elle l'effleurera plutôt. Le peuple seul a l'instinct du génie : ces deux forces sont égales et non rivales ; elles ne se gênent pas, elles s'étrouffent, et lorsqu'il s'agit de face à face, le peuple et le génie se reconnaissent. Si donc vous voulez que le pouvoir naisse viable de l'Assemblée, faites-le féconder par le suffrage universel ! Permettez à ces deux éléments de se combiner, si vous voulez que l'élection ait lieu. L'œuf est là, l'aigle est là, faites couvrir l'œuf par l'aigle. »

L'Événement ne doute pas que l'œuf et l'aigle ne soient là, mais il n'est pas parfaitement sûr qu'on fera couvrir l'œuf par l'aigle : en style classique, que le peuple français nommera M. Victor Hugo président de la République ; il donne même à entendre que l'Assemblée nationale ne choisirait pas l'auteur des *Burgraves*, si la Constitution lui accordait le droit d'élire le président de la République, et il s'en console avec une modestie touchante.

« Mais si, comme c'est possible, l'Assemblée a le malheur d'élire elle-même son président (l'Événement veut dire le président de la République), il y a tout à parier qu'elle choisira un médiocre. Pourquoi ? Parce que c'est la loi des assemblées, comme de tous les publics, de s'effrayer de l'exceptionnel et de s'éprendre du vulgaire. Un génie et une assemblée sont deux principes antipathiques ; l'Assemblée est le diable au corps, le génie est l'ange gardien du peuple. Si l'Assemblée donne son président (deux fois de suite c'est trop fort), elle donnera au monde le spectacle ridicule d'une grande assemblée produisant un petit pouvre, d'un œuf d'aigle produisant un moineau. Il est à craindre alors que l'aigle irrité ne tue le moineau d'un coup de bec ! »

L'Événement a toutes sortes de raisons pour ne vouloir pour président de la République ni de M. Cavagnac ni de cette collection d'âmes qu'on appelle un grand génie. M. Cavagnac n'a eu, dit-il, « que l'héroïsme immobile de ce soldat d'airain qui gronde sans murmurer : le canon... chose de ces deux poitrines qui ont peut-être une âme, le boulet et le pavé. » Évidemment il n'y a rien à répondre à un pareil argument. Mais l'Événement en a bien d'autres, ma foi, à sa disposition. « M. Cavagnac est impopulaire dans la rue, parce que ce qu'il y a dans la rue c'est le peuple ; il est impopulaire dans le pays, parce que ce qu'il y a dans le pays c'est la France. » Nêtes-vous pas convaincu ? « M. Cavagnac est un homme de la poudre, qui n'a pas peur de l'étincelle. » Voulez-vous encore pour président ce général « qui n'a pas permis au peuple d'acheter tous les matins, un sou de pensée avec un sou de pain. » apprenez qu'il a l'habitude du galop, mais que s'il se tient en selle, ce n'est pas grâce à son équilibration, c'est grâce à sa bride : l'état de siège, et à son criéur : l'artillerie. — Maintenant, si vous persistez à voter pour M. Cavagnac, l'Événement en aura la conscience nette, car il vous a suffisamment averti.

L'Étude Lamartine est encore plus complète et plus profonde que l'étude Cavagnac. L'exorde surtout me semble un chef-d'œuvre. L'auteur établit que la mendicité est la périphérie du vol, et que la révolution de février est la révolution de la faim. « Rien de plus nouveau que sa relation de la révolution de février. » Le 21 au matin, dit-il, le roi déjeunait ; le peuple entra aux Tuileries, chassa le roi et acheva son déjeuner, etc., etc. (voir le numéro 64, 3 octobre). Cette collection d'âmes qu'on appelle un grand génie se vit forcée de répondre à des rugissements. « L'homme qui parlait la langue des dieux et qui cherchait à la fois les formes des nuages et les solutions des utopies, le voilà, s'écrie l'Événement, aculé devant la réalité la plus saisissante, la plus matérielle, la plus formidable ! Tandis que ce poète s'égarait doucement dans la forêt, en contemplant le ciel, les arbres, le lac et les oiseaux, le hasard le met face à face avec un quartier d'heure de n'avoir pas prouvé aux prévisions... que les chants de la lyre peuvent faire vibrer l'airain, ou en d'autres termes, qu'on triomphe aussi bien en levant les yeux au ciel qu'en roidissant le bras ; » car il fut d'abord séduit et captivé par l'imprévu des événements, — l'imprévu, la poésie du fait, l'improvisation de la Providence qui ne sait pas encore son dénouement, et qui jette sur le papier ces brouillons de l'avenir qu'on nomme les révolutions ! — Il s'inspira de l'inattendu, il tira sa puissance de l'indécis, il prit sa foudre dans la nue, il collabora avec la Providence, etc., etc. Enfin, pendant qu'il était tout entier dans l'idée, le fait travaillait dans l'ombre. Triompher de la matière par l'esprit ! tentative inutile et folle... Perdu dans la contemplation de l'idéal, aspirant l'air du ciel à pleins poumons, il ne fit pas attention au fait lâchement embusqué derrière la trahison ; il fit la faute des oiseaux, il ne prit pas garde au fusil qui on armait dans l'ombre... tandis qu'il lui eût fallu, après s'être étiré dans les cieux, consentir à s'éclabousser dans les ruisseaux... Entre le ciel et l'Océan l'aigle peut planer, mais entre le ciel et le chasseur l'aigle doit tomber.

La seconde partie de cette étude sur la collection d'âmes, car ces fragments sont extraits de la première, me semble encore supérieure à la première ; si cette phrase n'est pas un peu trop classique, je dirais que l'auteur a atteint des limites qu'il ne dépassera jamais. Évidemment c'est le

chef-d'œuvre du genre ; aussi désormais je ne lirai plus l'Événement, je veux rester sur cette impression. Quelle hauteur de vues ! Quelle appréciation transcendante des choses et des hommes ! Quelle intelligence du présent, du passé et de l'avenir ! Quel style surtout !

« ... Il y a des circonlocutions où le rat peut sauver le lion... »  
 « ... Lamartine, avec son immense essor, dominait et ne fouillait pas... Étrange grand homme ! tant que sa pensée était à son poste, il n'y avait pas de danger pour sa tête ; si se considérait comme mieux gardé par l'idée qu'il voulait en lui que par la factionnaire qui montait la garde à sa porte. »  
 « Hélas ! tellement dans la pensée qu'il cessait parfois d'être dans la vie. Sans s'en douter, il faisait le procès à Dieu qui a condamné l'esprit à traîner le corps, à prendre son lui et à le protéger. Il supprimait brusquement la mort de la vie, et retranchait à la fois les Ides de Mars de l'histoire de César, et le Calvaire de l'histoire de Jésus-Christ. En détachant tout-à-fait la pensée des atteintes de la matière, il oubliait qu'entre l'âme et le poignard, il y a la poitrine ! La vie venait à chaque instant le contraindre et le démentir dans l'histoire et dans l'évangile, dans le fait et dans le symbole. César et le Christ ne sont divins qu'au motif : Il y a un homme dans César, c'est Brutus ; il y a un homme dans Jésus-Christ, c'est Jésus ! »

Déjà la révolution de février n'est autre chose que la révolution de la faim !

« Savez-vous ce qui a fait chasser la monarchie ? C'est que le roi Louis-Philippe a voulu empêcher, quoi ? un banquet ! Savez-vous ce qui fait crier aujourd'hui la République (c'est-à-dire le journal ultra-rouge de M. Barèse, ex-pensionnaire de M. Salvandy) ? C'est que le préfet de Rouen vient d'empêcher, quoi ? un banquet ! »

« Ainsi la volonté du roi ne se manifeste ni par sa conscience, ni par son cœur, ni par sa pensée, elle se traduit par son appétit. Qu'on n'essaye pas de le nier, c'est bien le besoin, c'est bien la souffrance physique, qui n'est pas la moins respectable à coup sûr, qui se révolte aujourd'hui. L'âme est libre et responsable, le corps est captif et souffrant. La Révolution de 93 a dérivé l'âme en conquérant la liberté de conscience, l'égalité des droits, la fraternité des devoirs. La révolution de février devra affranchir le corps en satisfaisant à ses besoins. Quand on y regarde de près, on voit que ces deux révolutions successives se traitent l'une par les circonstances : la Révolution de 93 commence par un serment ; la Révolution de 1848 s'inaugure par un repas ! »

Voici le bouquet de ce feu d'artifice qu'il est vraiment inutile de qualifier, c'est un morceau unique même dans le romantisme politique, aussi n'en retrancherai-je pas une syllabe.

« L'heure viendra plus tard où poètes et rêveurs referont le monde à l'image de Dieu. Quand le premier travail matériel et pénible aura été accompli, ils arriveront et exécuteront l'œuvre divine ! Quand les peuples seront guéris dans les nations, ils guériront l'homme dans les peuples. Quand la vie sera infusée, ils verseront la pensée. Quand les ontils violents auront agi, ils répandront le baume. Quand on aura fait des lois pour le globe, ils feront des livres pour le genre humain. Quand les hommes seront civilisés, ils consoleront l'homme ! »

« Disons-le terminant :

« Notre époque, toute doloureuse qu'elle est, n'en est pas moins noble. Qu'importe qu'on n'entende pas les poètes chanter, si l'on entend le monde pleurer ? Les tourments et les lamentations sont aussi dignes de respect et d'amour que les extases et les chants. L'humanité est aussi grande quand elle souffre que lorsqu'elle prie. Le Christ, s'il chassait les marchands du Temple, y laissait entrer les mendiants ; et Job sur son fumier, avec tous ses enfants, est aussi grand que Moïse au Sinaï, avec tous ses rayons ! »

Quant à moi j'avoue que j'aimerais mieux entendre chanter les poètes, même l'auteur des *Demi-Teintes*, de joyeuse mémoire, M. Vacquerie, qui rebrousse si bien la foule, que pleurer le monde. Mais ce n'est pas de cela qu'il s'agit maintenant, il s'agit de savoir qui sera président. L'Événement nous a dit pourquoi ce ne serait ni cet homme de la poudre qui n'a pas peur de l'étincelle, ni cette collection d'âmes qu'on appelle un grand génie, et s'il ne nous a pas révélé officiellement le mystère de l'avenir, il s'est cependant, ainsi que je l'ai prouvé plus haut, exprimé assez nettement pour que nous puissions le deviner. L'œuf est là, l'aigle est là, nous le savons ; nous savons aussi que l'aigle va couvrir l'œuf. Sacrébleu, comme disait M. Caussidière.

Si ce n'est pas un moineau,  
Ce sera Victor Hugo.

ADOLPHE JOANNE (le Vieux Flâneur).

### Les événements de Vienne.

Il n'entre pas dans nos idées de faire un historique complet de la révolution autrichienne. Echo fort inattendu de la nôtre, elle a retenti dans un moment où tout le monde avait l'oreille tendue. On l'a donc étudiée jour par jour, heure par heure, et ce serait loisible à nous que de reprendre, à son premier chapitre, cette histoire déjà éreintée de fois.

Contentons-nous donc de mettre en relief ce fait général et caractéristique, d'un empire qui croûte précisément par suite des précautions prises pour assurer sa stabilité. La remarque vaut la peine d'être faite. Composé fort hétérogène de nationalités diverses, l'Autriche avait pour politique traditionnelle de les tenir soigneusement séparées. Au lieu de les fonder en une puissante unité, comme on fait nos rois des provinces qui, tour à tour, venaient s'ajouter à la France primitive, les Césars autrichiens pensaient mieux trouver leur compte à l'isolement de chacun des peuples rangés sous leurs loix. Ils jugeaient commode et sûr d'empêcher l'Italie, à l'aide de soldats hongrois, la Hongrie, à l'aide de troupes allemandes ; d'opposer les Tschéches aux Magyars, et les Croates aux Galliciens. Or, le jour venu, il s'est trouvé qu'une fièvre de nationalité s'épand, comme

une maladie épidémique, sur le continent européen. Ce n'est plus tant la liberté que l'identité de race, l'unité de langue, de mœurs, de culte, que chaque nation veut reconquérir, et l'Autriche, déçue dans ses espérances, se trouve avoir à la fois sur les bras des Lombards-Vénitiens qui se donnent au Piémont ; les Polonais qui veulent refaire une Pologne ; les Hongrois ambitieux de rompre avec l'administration allemande ; et, pour compliquer encore la situation, les Slaves de toute espèce qui prétendent faire bande à part. Prague redemande son titre de capitale de Bohême. Vienne n'entend plus recevoir l'impulsion de Vienne. Venise se retranche dans ses lagunes et s'enivre de ses grands souvenirs. Milan reprend sur le front de l'empereur la faussette couronne de fer. Tout cela presse au même temps, et alors que le travail de l'unité allemande allait ajouter aux éléments de division qui ébranlaient sur son trône l'antique dynastie des Hapsbourg. Tous ces pays, toutes ces villes, ne tiennent l'un à l'autre que par un fil. Ainsi l'a voulu la politique isolante des Autrichiens. Le fil se rompt... et toutes les perles de ce collier magnifique s'égrèlent sur le sol calcaire.

Reste pourtant, entre les fragments de l'empire ainsi disloqué, une solidité remarquable. Les révolutions nées ensemble, gardent quelque chose de fraternel. L'Italie fait à la Hongrie un éloquent appel, et la Hongrie y répond. Qui commence, à Vienne, le mouvement révolutionnaire ? Des étudiants venus de Pest. Qui vient, tout à l'heure, de secourir Pest menacée ? C'est Vienne tout entière, se jetant au-devant des troupes que l'empereur envoyait au secours de Jellachich. Et Vienne a eu raison : car Jellachich ne voulait soumettre la Hongrie qu'afin de venir ensuite rendre à l'empereur d'Autriche la force nécessaire pour en finir avec une démocratie envahissante.

C'est Jellachich, ban des Croates, comment avait-il lui seul levé une armée, en dépit même de l'empereur, en dépit des Hongrois, en dépit de tout ? C'est en faisant appel à une vieille haine des Slaves contre les Magyars. Les Hongrois — et c'est là le plus terrible grief qu'on fasse valoir contre eux — avaient voulu, dans l'intérêt de leur nationalité, imposer leur langue aux Croates habités dans l'origine à se servir d'un latin corrompu comme idiome commun aux deux peuples, comme langage neutre. De là une animosité singulière qui, à certain jour donné, les a rangés, sans qu'ils y pressent trop garde, sous la bannière de la monarchie absolue. Tant il est vrai que les trois quarts du temps les hommes donnent leur vie aveuglément, peu soucieux, une fois irrités, de savoir pour qui ou pourquoi ils vont se faire tuer.

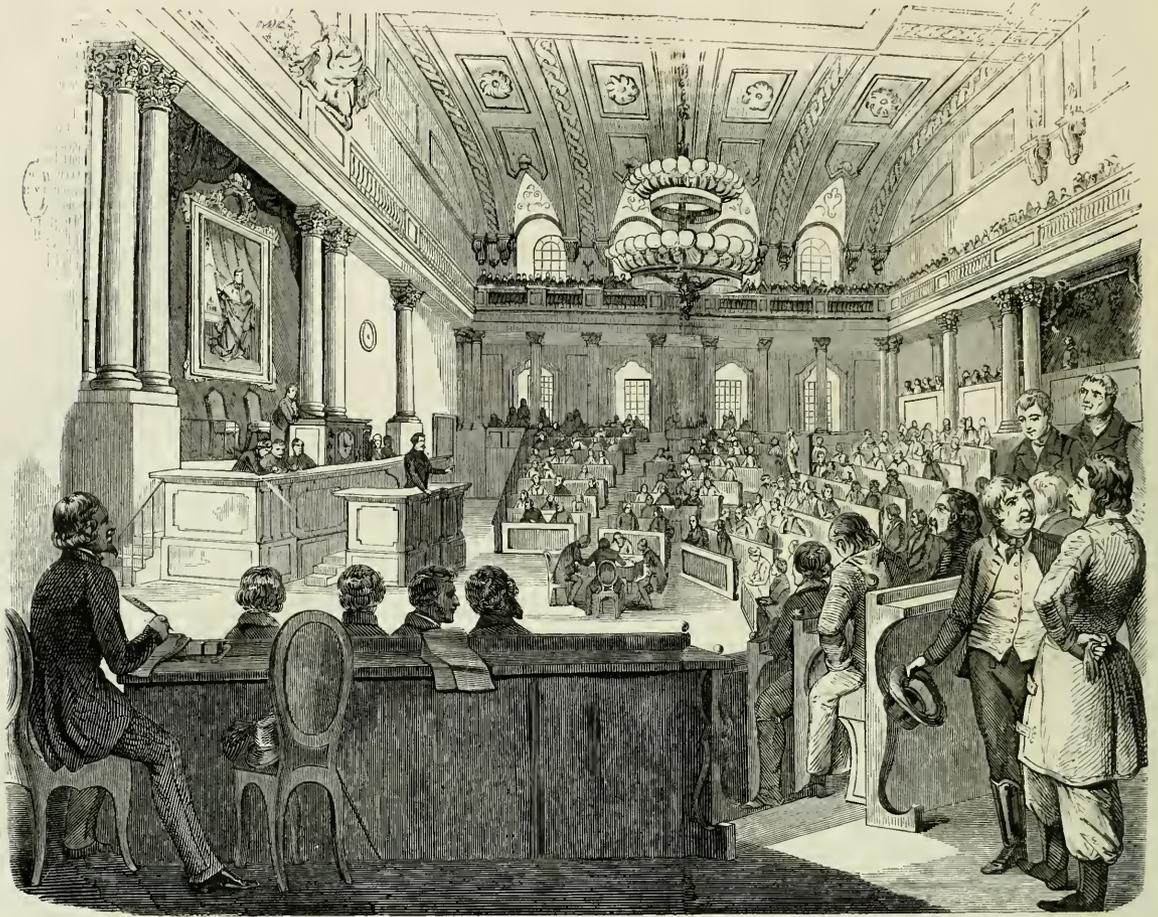
Donc, il y a quelques semaines au plus, le baron Jellachich, en correspondance secrète avec le ministère autrichien, muni d'armes, d'approvisionnements, et la bourse bien garnie par l'empereur, s'est élançé, suivi de trente à quarante mille Croates, sur les frontières de la Hongrie, frontières qu'il avait déjà fait attaquer sur un autre point par des bandes serbes. Il fut bien le reconnaître, la Hongrie n'était plus alors en état de résister. Livrée déjà, par d'obscurités, pour ne rien dire de moins, elle avait perdu cet élan révolutionnaire qui seul pouvait la préserver des trahisons du ministère autrichien et des violences de Jellachich.

Son premier mouvement fut une lâcheté. Les députés de la Diète hongroise allèrent, au nombre de cent, implorer contre les Croates les secours de l'Autriche. On les reçut avec dédain. Schrenbrunn, ce jour-là, prit sa revanche. On s'y rappela les jours néfastes où, sous le coup des menaces adressées à l'empereur par ces mêmes hommes aujourd'hui suppliants, il avait fallu lancer contre le fidèle Jellachich une sorte d'anathème impérial, lui enlever ses titres, dignités, grades, émoluments, et le déclarer traître à l'empire, lui, ce devot champion de l'empire, cet Autrichien de la vieille école. Qu'il était doux maintenant de le savoir, au prix d'une héroïque désobéissance, sur la route même de Pest ; d'apprendre que villes après villes tombaient en son pouvoir, et de contempler dans leur vaine humiliation, ces démocrates jadis si fiers !

Ferdinand II, oublieux des retours de la fortune, albus de ce plaisir des rois qu'on appelle la vengeance. L'archiduc Étienne, palatin de Hongrie, ont beau joindre ses prières à celle des mortels ; il eût beau déclarer qu'il donnerait sa démission si l'Autriche n'arrêtait pas la marche triomphante du ban des Croates. Ses instances furent méprisées ; sa démission fut prise au mot. L'empereur se hâta de nommer un nouvel administrateur à la Hongrie, et cet administrateur, le comte Lamberg, partit de Vienne emportant un manifeste où l'empereur donnait carrière à son mécontentement contre les rebelles hongrois.

Lorsque Lamberg arriva à Bude, — séparée de Pest, on le sait, pas un simple pont de bateaux, — les députés hongrois y étaient déjà passés à leur retour de Vienne. On les avait vus à regrette rouge au chapeau, un drapeau rouge à la poupe de leur bateau à vapeur, annoncer par la que tout espoir était perdu de voir intervenir l'Autriche pacifiquement. Ils proclamaient ainsi la patrie en danger, et, de ce moment, les Hongrois, au désespoir, s'étaient dit qu'il fallait, à tout prix et par tous les moyens, défendre leurs droits menacés. Dans l'adresse portée par leurs députés à l'empereur, se trouvaient ces mots prophétiques : « Que Votre Majesté se hâte ! Des malheurs sans nom pourraient naître du moindre retard ! » Il leur restait à réaliser ces sinistres augures.

Le 29 septembre, une voiture de place traversa le pont du Danube. Elle arrivait de la forteresse qui domine Bude et ne renfermait qu'un seul homme, en uniforme militaire. C'était Lamberg, le commissaire impérial, qui faisait ainsi, sans escorte, son entrée dans Pest déjà soulevé. Un jeune étudiant, qui marchait à la tête d'une bande d'hommes armés de faux, reconnut Lamberg qu'il avait vu à Vienne. Il ordonne d'arrêter, ouvre la portière, et plonge son sabre



Salle des États d'Autriche à Vienne.

dans la poitrine du général. On l'arrache ensuite par les pieds de la voiture ensanglantée. Vainement, parvenu à se relever, il ôte de sa poche les lettres patentes de l'empereur et demande à être conduit chez Kossuth, le dictateur populaire. On le pousse à coups de fourche et de faux; il tombe au milieu du pont, on l'achève, on le dépouille, on



Arrestation d'un messager de Jellachich par les paysans hongrois.



Fuite de l'empereur d'Autriche de Vienne.

lui lie les pieds, on le traîne par les rues de Pest... Détournons les yeux de ces horribles scènes. Il n'y a pas si

longtemps qu'ici même, à Paris, nous en avons pu contem-  
pler d'aussi tragiques.

Ce meurtre horrible rompt tous les liens qui retenaient encore à l'Autriche la Hongrie désaffectionnée. Le 3 octo-



Garde nationale de Vienne.

Légion académique de Vienne.

Officier en uniforme.

Officier en costume de ville.

Artilleur.

Officier.

Grenadier.

Arquebusier.

Cavalerie.

bre, sous le coup de l'indignation qu'il en ressentait, l'empereur déclare dissoute la Diète de Hongrie, et place tous ses corps armés de la Hongrie, de la Transylvanie, etc., sous les ordres du lieutenant-feld-marschall baron Jellachich. C'était tirer l'épée et jeter le fourreau. Du reste il le comprenait bien ainsi, car au même moment le ministre de la guerre, comte Baillet de Latour, organisait une expédition de troupes autrichiennes qui devait aller se joindre à Jellachich et terminer la guerre d'un seul coup. Au moins l'empereur l'aurait-il ainsi, plein de haine pour les assassins du comte Lamberg, et sans se douter qu'en signant l'ordre qui envoyait vingt bataillons contre les Hongrois, il signait son arrêt de mort !...

Le manifeste de l'empereur avait consterné la population viennoise, déjà indignée par la publication de la correspondance secrètement nouée avec Jellachich et saisie sur des Croates par un parti de fourrageurs hongrois. En élevant ainsi le ban des Croates sur les ruines de la démocratie hongroise, ne disait-on pas aussi clairement que possible aux patriotes de Vienne que le moment était venu d'en finir aussi avec eux ? Cette menace fut comprise, et, de ce moment, on prépara la résistance.

Par une de ces rencontres providentielles que le hasard combine mieux que les plus habiles stratèges, le premier régiment appelé à quitter Vienne pour aller rejoindre Jellachich, déjà battu à Valenceze par le garde national de Pest, se trouvait être italien ! C'est assez dire qu'il n'allait pas de grand coup combattre les révoltés de Hongrie. Les soldats étaient allés, le 5, dans les clubs demander ce qu'il y avait à faire, et les clubs avertis s'étaient préparés. Les comtes Latour, qui présentait quelque rébellion dans les troupes, avait donné ordre que deux escadrons de cuirassiers et quelques pièces d'artillerie escorteraient le régiment Cœcopieri jusqu'au chemin de fer du Nord. Une fois là, les soldats du premier bataillon opposent quelque résistance. A force de menaces on parvient à les faire partir; mais le second bataillon résiste à son tour. Averti de cette rébellion qui commence, le ministre de la guerre fait marcher des troupes hongroises et polonaises avec l'ordre formel de forcer les Italiens à obéir; mais la garde nationale et la légion académique arrivaient déjà au secours des révoltés. Les Polonais (Slaves, cela s'explique) tirent les premiers et engagent l'action. Les ouvriers accourent; les grenadiers italiens tournent du côté du peuple. Un d'eux tue le général Bréda, qui commandait le feu contre la garde nationale. Les voitures de train destinées à la Hongrie sont obligées de rebrousser chemin. Les artilleurs se laissent envahir quatre pièces de canon. On en jette deux dans le Danube, on s'établit dans deux autres du côté de l'église Saint-Étienne, on s'établit retranché un piquet de garde nationale qui voulait empêcher de sonner le tocsin. D'autres gardes nationaux arrivent devant cette église. Par malentendu, à ce qu'on prétend, les premiers tirent sur les seconds. Ceux-ci ripostent. Le peuple et les étudiants arrivent avec le canon. L'église est enlevée; ses défenseurs avaient pris la fuite.

C'est là que se fait entendre le premier cri de mort contre deux ministres : Latour et Bach, ce dernier chargé du portefeuille de la justice. On court au ministère de la guerre, où les membres du cabinet étaient réunis en conseil. Ils prennent la fuite et s'échappent. M. Baillet de Latour veut prendre le temps de quitter son uniforme. Ce retard l'a perdu. Des grenadiers qui gardaient le ministère, au nombre d'une trentaine, voyant toute résistance impossible, passent du côté des vainqueurs et les aident à découvrir le général caché dans un grenier de l'hôtel. Il est assassiné d'abord; puis haché à coups de sabre, de pique; enfin pendu, et pendu dans un linéol, à une lanterne de la place.

Sur ces entraînés, les troupes commencent à être de partout repoussées et quittent la ville. Deux compagnies polonaises, enfermées dans l'arsenal, le défendaient seules à outrance. Il a fallu un siège de quinze heures, et même après une dizaine heures de siège, il leur a fallu les ordres formels de la diète pour que ces braves soldats rendissent le précieux dépôt contre à leur honneur. Il y avait la 36,000 fusils, plusieurs milliers de pistolets, des armures du plus grand prix; bref, pour quinze millions de valeurs qui ont disparu en un clin d'œil, livrées au peuple qui demandait à grand cris des armes.

Depuis ce moment, Vienne, rentrée dans le calme, gardait ses barricades et attendait les ordres de la diète. La diète, abandonnée de son président Strohach, qui est parti de Vienne avec la grande majorité des députés slaves, la diète a compris qu'elle devait gouverner. D'accord avec le comité des étudiants, avec la légion académique, elle a pris toutes les mesures indispensables au salut public. Cependant, elle proteste et n'a cessé de protester de son dévouement à l'empereur constitutionnel. Celui-ci, terrifié, avait promis, dans le premier moment, tout ce qu'il lui demandait : l'exil de ses conseillers les plus impopulaires parmi lesquels se trouve sa belle-sœur, l'archiduchesse Sophie; le retrait du manifeste hongrois; le désarmement de Jellachich; un nouveau ministère pris dans la gauche de l'Assemblée; l'évacuation de Vienne par ses troupes, etc. Mais il avait, en retardant ainsi, une arrière-pensée de méfiance qui s'est trahie le 7 au matin, quand on a vu que la cour venait de quitter Schœnbrunn et de se diriger vers Linz, c'est-à-dire du côté du Tyrol, de l'Italie et de Batskai.

L'empereur, escorté de 4,000 hommes, s'est dirigé vers la Moravie, sans doute pour aller se joindre au général de Windischgrätz et marcher sur Vienne, à la tête de tous armés. Le 13, à la date des renseignements les plus récemment arrivés, quelques corps impériaux attaquaient Vienne.

Il s'ont au nombre de trois : MM. Dobhoff, Hornhstetel et Kraus. Ce dernier a mérité la confiance populaire en se refusant à contre-signer le manifeste évidemment inconstitutionnel par lequel l'empereur annonçait son départ de Vienne !

Quant à Jellachich, que nous avons laissé après sa défaite de Valenceze, il s'était empressé de se diriger vers la frontière d'Autriche où il espérait se joindre aux troupes de l'empereur et revenir ensuite livrer bataille aux Hongrois de Pest. Ne rencontrant pas les secours qu'il attendait et suivi de près par l'ennemi, il a pris une résolution désespérée qui l'a conduit, le 9, sous les murs de Vienne. Il s'y trouve en face d'une ville exaltée par les derniers combats et toute hérissée de barricades. Derrière lui arrivent en masse les Hongrois que Kossuth et la Diète ont appelés aux armes. Il ne paraît pas que Jellachich ait avec lui plus de 20,000 hommes, car une partie de ses troupes, commandée par le général Roth, a dû rester en Hongrie en face d'un corps d'armée qui couvrait Pest. Le ban de Croatie, désormais privé des secours impériaux, va donc, selon toute apparence, être réduit à une capitulation que son génie altier repoussait comme impossible il y a quinze jours à peine.

«... Je veux sauver l'empire, disait-il alors... Les autres vivront, si ils veulent, quand il sera tombé; mais moi, je ne vivrai certainement pas.»

Nous verrons si Jellachich poussera jusqu'au suicide ce dévouement providentiel à un culte en ruines; nous verrons si ce dévouement lui fournira les moyens de relever, à lui seul, l'édifice chancelant de la grandeur impériale !

O. N.

## Le Dieu Tonnerre.

CONTÉ CHINOIS.

Dans le chef-lieu d'un district de la province de Nan-King vivait, il y a environ deux cents ans, le docteur Ling et sa femme Tsi-en.

Le docteur Ling n'était plus jeune; il avait passé la cinquante-année. Madame Ling n'avait pas vingt ans et elle était fort jolie.

Ce contraste, si fréquent dans nos romans de mœurs, n'offre — en Chine — aucun danger. Madame Ling, alors qu'elle n'était encore que mademoiselle Tsi-en, avait été élevée dans les plus purs sentiments de respect et de crainte pour son futur mari; en outre, selon la mode chinoise, elle possédait de petits pieds, les plus petits du district : — double garantie, la dernière surtout, qui suffit parfaitement pour retenir les dames du Céleste-Empire dans la pratique de leur premier devoir et dans leur maison.

Bien qu'il pût, grâce à son titre littéraire, aspirer aux plus hautes dignités de son district et obtenir la plume de paon et le bouton de mandarin, M. Ling préféra vivre dans la retraite et se consacrer à la poursuite d'un grand travail qui devait, pensait-il, porter le souvenir de son nom à la postérité à jamais reculée.

Ce travail n'était rien moins que l'explication d'un commentaire des livres de Confucius. M. Ling avait déjà dépensé vingt ans de sa vie, force rames de papier de bambou et plusieurs bâtons de la meilleure encre de Nan-King, et il était à peine arrivé à la moitié de sa tâche. Mais aussi chaque caractère des livres sacrés avait été par lui analysé, expliqué, disséqué avec une sagacité désespérante pour les futurs commentateurs; la pensée de Confucius était enfin rattachée dans son vrai sens, et le grand philosophe remis à neut.

C'était bien quelque chose !

Quatre ans après l'époque où se passe cette histoire, le docteur Ling avait achevé le commentaire du premier livre et il s'était résolu à prendre quelques jours de repos. Ses voisins furent très étonnés de le voir sortir dans la ville, se promener au grand air, boire le thé et fumer sa pipe dans les cabarets, et même fréquenter le soir les bateaux de fleurs où il faisait sa partie de dés ou de cartes tout comme un autre. C'était si y prendre un peu tard pour devenir jeune. M. Ling fit bien tôt la fable ou le héros du district. Les entremetteuses, toujours prêtes, en Chine, à marier les gens, furent persuadées que le joyeux docteur avait rompu avec les philosophes, et l'accablèrent de propositions. — « Me marier ! dit M. Ling, ma foi ! je n'y pensais pas. Mais, puisque nous sommes en vacances, donnons-nous ce divertissement. Après tout, Confucius n'y trouvera rien à redire. Mais je veux que la demoiselle soit dame dans trois jours; autrement, je reste garçon. » Les bonnes femmes ne virent dans cette injonction que l'impatience assez ordinaire aux futurs de cinquante ans; — il n'y a pas de temps à perdre — M. Ling calculait qu'il n'avait plus que trois jours de congé.

Voilà comment la jolie mademoiselle Tsi-en, avec ses petits pieds, ses jolies yeux et ses quinze printemps, était devenue l'épouse du docteur Ling, qu'elle n'avait jamais vu de sa vie. C'est ainsi que les choses se passent dans l'Empire des Fleurs.

A l'expiration du terme fatal, le docteur revint à ses premières amours, c'est-à-dire à ses pincaux et à ses livres. Il n'avait fait qu'un mariage de distraction, et le lendemain de ses noces il se remit gravement à l'étude de Confucius.

renoué un pouvoir absolu que n'avaient légué mes ancêtres. Au mois de mai, forcé de quitter le château de mes pères, je suis revenu, sans autre garantie que ma confiance dans mon peuple. Une faction, forte par son audace, a passé les choses jusqu'à la dernière extrémité. Le pillage et le meurtre régnaient à Vienne, et le ministre de la guerre est tué. J'ai confiance en Dieu et en mon bon droit; je quitte ma capitale pour trouver les moyens de porter secours au peuple opprimé. Que ceux qui aiment l'Autriche et sa liberté se présentent autour de l'empereur !

(1) Les dernières nouvelles annoncent que Jellachich s'est retiré de Vienne, sans doute pour aller se joindre au général de Windischgrätz et marcher sur Vienne, à la tête de tous armés. Le 13, à la date des renseignements les plus récemment arrivés, quelques corps impériaux attaquaient Vienne.

Madame Ling entreprit dès les premiers jours de lutter contre son rival; mais le philosophe fut le dessus, et la jeune dame apprit de M. Ling que les savants — en Chine du moins — sont bien les plus déplorables maris du monde. Cette leçon, assurément, ne valait pas un mariage.

Le mal était fait; l'épouse délaissée se résigna, faute de mieux.

Tel était l'intérieur du ménage Ling depuis quatre ans, lorsqu'un événement tragique vint tout d'un coup mettre fin aux ennuis de madame Ling et aux commentaires sur Confucius.

On se trouvait à l'époque du changement de mousson, lorsque les vents brûlants du sud-ouest refoulent, après une lutte vivement disputée, les violentes et froides brises du nord. L'atmosphère était enflammée et le ciel couvert de nuages épais, d'où s'échappaient à chaque instant de rapides éclairs. M. et madame Ling (il fait nuit) étaient couchés sur leur lit de bambou enveloppé, selon l'usage, d'une légère étoffe de gaze pour repousser les moustiques. Le docteur, après une journée laborieuse, dormait paisiblement, sans s'inquiéter du tonnerre plus que de sa femme. Madame Ling avait peur.

L'orage devint terrible, la foudre redoubla, la pluie tomba par torrents. Dieux ! pensa madame Ling, si le Tonnerre allait venir !

Au même instant, un coup de tonnerre, plus violent que les autres, fit trembler toute la maison; la fenêtre s'ouvrit avec fracas, et madame Ling, à moitié morte de frayeur, vit s'avancer une forme brillante, entourée de feux, exhalant une forte odeur de soufre. La pauvre femme s'évanouit.

Le dieu Tonnerre, car c'était lui, à n'en point douter, leva sur la tête du docteur un énorme marteau couleur de feu et la brisa d'un seul coup. Il repartit aussitôt comme il était venu.

Lorsque madame Ling reprit ses sens, l'orage s'était calmé, le soleil brillait au ciel; mais l'infortuné docteur ne devait plus se réveiller.

La police chinoise, avertie de l'événement, s'empressa de constater le décès, et le mandarin du district ordonna que des prières seraient adressées au dieu Tonnerre pour le conjurer de transporter ailleurs le théâtre de ses terribles fantaisies. Un mémoire fut, en outre, transmis au ministre des cultes résidant à Pé-King, et l'histoire du docteur Ling devint bientôt populaire dans toute la province. On brûla dans les pagodes une énorme quantité de papiers dorés et de bâtons d'encens en l'honneur du Tonnerre, et plus d'une dame aux petits pieds se permit d'adorer et de secret une divinité jusqu'alors méconnue. La foudre semblait prouver, par l'exemple du docteur Ling, qu'elle ne frappe que les maris.

Voilà donc madame Ling veuve à vingt ans. Bien que ses beaux yeux, se conformant avec une docilité toute chinoise aux prescriptions du livre des Rites, fussent parvenus à verser quelques larmes en mémoire du défunt, elle ne tarda pas à se remettre de cette première émotion conjugale et à relever plus jolies que jamais. Elle se retira chez sa mère et reprit la vie de jeune fille. Après avoir été dame et maîtresse dans la maison d'un disciple de Confucius, d'un lettré renommé pour sa science dans l'Académie de Nan-King, elle éprouva quelque peine à retomber sous la tutelle directe de sa famille. Par amour-propre plutôt que par amour, elle regretta bientôt, je ne saurais dire son mari, mais le mariage.

Madame Ling s'ennuyait donc comme toutes les veuves, et, grâce à la rigidité des mœurs chinoises, elle ne voyait personne à qui confier utilement ses chagrins.

Il y avait des jours et des nuits où Confucius lui-même aurait trouvé grâce devant la jeune veuve.

Une année se passa ainsi. La broderie, la flûte, les soins du ménage, quelques visites, et surtout l'ennui, se partageaient le temps du madame Ling. Les mœurs, ou plutôt les préjugés du Céleste-Empire, sont très sévères à l'endroit des veuves qui se permettent de convoler en secondes noces, et ils condamnent impitoyablement les femmes qui seraient tentées d'être heureuses deux fois ou de réparer le temps perdu. De plus, les circonstances extraordinaires qui avaient accompagné la mort du docteur étaient de nature, chez un peuple superstitieux, à épouvanter beaucoup de prétendants peu soucieux de se soumettre à une seconde expérience, et de s'exposer au ressentiment ou à la jalousie du dieu Tonnerre. Madame Ling semblait donc condamnée au veuvage à perpétuité.

Un jour, tandis qu'elle se promenait pensive dans le jardin de son père, sur les bords d'un petit lac semé de lotus et de nénupars, elle vit venir à elle une dame d'un certain âge, qui, depuis quelque temps, avait réussi à s'introduire dans la maison de sa mère, madame Tsi-en, et à gagner, par sa politesse obséquieuse, les bonnes grâces de la famille. Cette dame s'approcha mystérieusement, et fit signe à la jeune veuve de la suivre; puis un kiosque de feuillage à l'extrémité du jardin. Madame Ling émit avec toute la rapidité dont ses petits pieds étaient capables, et courut presque vers l'endroit indiqué. Elle s'était jusqu'alors sentie peu de penchant pour la dame; mais celle-ci paraissait désireuse de lui confier un secret, et, dans la disposition d'esprit où se trouvait madame Ling, elle possédait, comme par enchantement, un charme irrésistible. Il n'est rien de tel qu'un secret ! — La jeune veuve n'avait, hélas ! rien à craindre; elle ne pouvait qu'espérer.

Son cœur battait violemment lorsqu'elle s'assit sur la fraîche mousse du kiosque; elle venait de hâter le pas, cela est vrai; mais elle devenait malgré elle le secret de l'entrevue, et elle rongissait instinctivement d'avoir deviné.

Pourquoi donc tant de mystère? se disait-elle. — Elle répondait en même temps: j'ai passé à peine mes vingt ans et, si j'en crois les yeux du lac qui me regardaient tout à l'heure, mon veuvage ne m'a point encore donné trop de rides!

(1) Voici cette pièce importante au chapitre d'histoire que nous venons d'esquisser.

An. d'Edouard de Schœnbrunn, sept-mars 1848.

J'ai fait tout ce qu'un souverain pouvait faire pour le bien; j'ai

La dame au secret ne la laissa pas longtemps dans ce colloque avec elle-même et avec le lac. Elle aborda franchement la question :

— Il y a un an que vous êtes veuve, ma chère madame Ling.

— Vous me rappelez, madame, un bien triste souvenir ! — Vous avez dû, en effet, avoir grand peur. J'aime à croire que ma présence vous effraia infiniment moins que celle du dieu Tonnerre. Mais, entre nous, M. Ling (puisse-t-il reposer en ce moment auprès du sage Confucius !) ne vous rendait point parfaitement heureuse.

— M. Ling était un savant homme...

— Je le suis, mais un mari détestable.

— Il était aimé et estimé de ses voisins...

— D'accord, mais il avait de grands défauts, entre autres...

— Je vénère sa mémoire et chaque jour je brûle en son honneur les papiers dorés.

— Fort bien. Je vois que madame Ling connaît tous les commandements du livre des Rites. Quel beau livre ! et quels sages conseils ! Sans lui, nous serions abandonnées à nous-mêmes, et qui sait ce que nous ferions dans les mille embarras de la vie ? — En prononçant ces dernières paroles, la vieille dame avait les regards levés au ciel, puis les ramenant fixement sur la jeune veuve, elle lui dit vivement, comme ennuyée de cette longue comédie et décidée à porter le dernier coup : — Madame Ling, je vous ai trouvé un mari !

À ces mots, la rougeur monta au front de madame Ling, indignée qu'on osât lui adresser en face une pareille proposition.

L'entremetteuse était allée trop vite ; elle vit bien qu'il lui fallait encore tenter quelques escarmouches avant de livrer la seconde bataille. Mais un soupir mal comprimé de madame Ling lui permit de juger que l'indignation officielle de la veuve ne tarderait pas à faire place à un autre sentiment, moins chinoyen peut-être, mais beaucoup plus naturel.

— Vous venez-vous, reprit la vieille dame, d'un étudiant qui suivait les leçons du respectable M. Ling, et qui fut obligé de partir pour Nan-King, un mois environ avant la fameuse nuit du Tonnerre ?

Point de réponse.

— Allons, je vois qu'il est fort vain au secours de votre mémoire. Il était et il est encore jeune ; c'est de tous points un homme accompli ; quoiqu'il fût très assidu chez le docteur Ling, il se souciait fort peu de Confucius. Ne vous souvient-il plus de l'étudiant Thou ?

Madame Ling, revenue de sa première surprise, paraissait chercher à grand peine dans ses souvenirs ; mais, à son émotion, l'entremetteuse comprit facilement que l'étudiant Thou n'avait pas été oublié un seul instant.

— Eh bien ! reprit-elle, il vous aime, et il m'a chargé de demander votre main.

Une fois la déclaration faite, la vieille dame s'engagea dans la description la plus séduisante des vertus et des qualités hyperboliques du jeune homme, et ne manqua pas de comparer la passion violente de son protégé avec l'indifférence et les sottes préoccupations de l'infortuné docteur Ling.

Madame Ling ne se sentit pas le courage de résister à ce flot d'éloquence ni aux agréables perspectives que lui présentait un mari jeune, beau et ennemi de Confucius. Elle accepta.

Le difficile était de faire entendre raison au père et à la mère, qui ne juraient dans tous les actes de leur vie que par le livre des Rites !

Madame Tsien ne se serait jamais permis les secondes noces. Il est vrai qu'elle n'était pas demeurée veuve à vingt ans !

Il fallut donc organiser une sorte de complot pour déterminer les parents à permettre une aussi monstrueuse dérogation aux mœurs du Ciel et de la Terre.

Depuis son veuvage, madame Ling était citée partout comme le modèle des filles respectueuses et des veuves résignées. On attribuait, il est vrai, cette résignation aux souvenirs peu agréables qu'avait dû lui laisser sa première union ; c'était le seul service que lui eût rendu M. Ling.

À partir du jour où madame Ling accepta, non sans quelque remords, les propositions de l'entremetteuse, son caractère changea tout à coup. Elle devint maussade, violente, querelleuse. On ne la vit plus se prosterner, comme auparavant, devant l'autel domestique, ni réciter ses litanies en l'honneur du docteur Ling ; c'était une métamorphose complète. Elle jetait des familles de tabac dans la théière, mélangait des feuilles de thé dans la pipe à eau du vénérable M. Tsien, défaisait à plaisir la tapisserie de madame Tsien. Les parents ne savaient comment expliquer ces caprices plus que bizarres et les scènes violentes qui venaient chaque jour troubler le calme, jusque là si profond, de leur vie intérieure. Ils eurent un moment que leur malheureuse fille avait perdu la raison ; ils redoublèrent de prières et de supplications dans les pagodes, firent des largesses aux bonzes, en un mot, mirent tout en œuvre pour ramener madame Ling à son humeur naturelle et à ses habitudes douces et modestes. Ce fut en vain. Madame Ling était incorrigible et elle ne tarda pas à devenir insupportable.

Les époux Tsien se lamentaient, s'indignaient et ne savaient à quel dieu se vouer.

Ce fut alors que l'entremetteuse, qui n'avait pas un instant perdu de vue les infortunes de la maison Tsien, vint proposer un moyen infaillible de se débarrasser à jamais d'une fille rebelle à tous les bons conseils et qui méconnaissait aussi effrontément les devoirs de la piété filiale et de son sexe. Il ne reste plus, dit-elle, qu'à la marier ; c'est un remède infaillible pour beaucoup de jeunes filles ; pour quoi ne l'emploierait-on pas pour les veuves ?

M. Tsien hésita quelque temps ; il reculait devant le pré-

jugé ; il redoutait les railleries du voisinage. Mais à la fin sa patience se lassa, et, dans un accès de colère adroitement épié, il consentit aux secondes noces.

M. Tchou, le jeune étudiant, fut immédiatement offert par l'entremetteuse et accepté par M. Tsien, qui, nous devons le dire à sa louange, ne pouvait s'empêcher d'éprouver quelques scrupules en faisant à son futur gendre un pareil cadeau.

Madame Tsien, dont toute la politique consistait à suivre aveuglément les volontés de son mari, donna aussi son consentement. Cependant elle était sensible à l'atteinte que la folie inconcevable de sa fille allait porter à l'honneur si susceptible des dames chinoises.

Les noces de la jeune Ling se firent sans aucune pompe. M. et madame Tsien remarquèrent avec étonnement le calme de la mariée pendant toutes les cérémonies qui furent accomplies suivant les rites, et ils commencent à croire qu'en effet le mariage pouvait opérer cette cure merveilleuse dont ils avaient jusque-là désespéré.

De son côté, M. Tchou, que l'entremetteuse avait tenu au courant de la comédie, se voyait au comble de ses vœux et prodiguait aux parents de sa nouvelle épouse toute sorte de soins et d'attentions dont ceux-ci paraissaient presque honneux.

Enfin l'entremetteuse, magnifiquement vêtue par la reconnaissance de M. Tchou, considérant avec intérêt le jeune couple dont elle avait préparé l'union et se félicitait intérieurement des succès de sa diplomatie matrimoniale. C'était pour elle un triomphe complet à rendre jalouses toutes les entremetteuses de l'endroit.

Chacun était dans le ravissement. Le cobain de veuves auraient voulu se trouver à la place de la ci-devant madame Ling !

Les deux époux se retirèrent dans une petite maison que M. Tchou possédait à l'une des portes de la ville. Le jeune étudiant divorça sans aucun regret avec ses livres pour ne s'occuper que de madame Tchou. On ne pensait au docteur Ling qu'à l'époque où, suivant l'usage récemment établi, l'on célébrait une fête en l'honneur du dieu Tonnerre, et cette pensée n'était pas un regret.

Un jour M. Tchou fut appelé à Nan-King pour une affaire d'intérêt qui ne pouvait supporter aucun retard. Avant de partir il fit les plus sages recommandations à sa femme, lui relut les conseils contenus dans le livre des Rites, et lui rappela solennellement tous ses devoirs. Son absence devait se prolonger pendant une lune, c'est-à-dire un mois.

C'était la première fois, depuis son mariage, qu'il s'éloignait.

Madame Tchou était fort triste du départ de son mari. Sa position presque exceptionnelle de veuve romarquée lui avait fermé le salon des dames chinoises, et le fatal préjugé, la jalousie peut-être, avait cloigné d'elle les jeunes dames, dont beaucoup sans doute eussent voulu devenir ses complices. Il ne lui restait donc d'autre ressource que sa famille, avec laquelle son mariage l'avait réconciliée ; mais pour une jeune dame vive, aimable, accoutumée aux attentions journalières de M. Tchou, c'était une triste ressource que la compagnie de M. et de madame Tsien, entêtés dans leurs habitudes bourgeoises et plus disposés à gronder qu'à rire. Après tout, rien ne remplace un mari, en Chine moins encore qu'ailleurs.

Madame Tchou comptait donc avec impatience les jours, les heures, les minutes, et soupirait après la fin de ce second veuvage. Son mari lui écrivait régulièrement ; il lui envoyait même parfois, sur un papier de couleur rose, orné de charmants dessins, de petites pièces de vers ou les comparaisons allégoriques, les hyperboles amoureuses exprimaient plus ou moins poétiquement l'ardeur et la fidélité de ses sentiments.

Heureux pays où les maris sont assez bien inspirés pour écrire des vers à leurs femmes !

Madame Tchou lisait et relisait les vers qui lui semblaient admirables ; mais elle eût mille fois préféré entendre la prose de M. Tchou.

Celui-ci finit par annoncer qu'il allait revenir, et madame Tchou se disposa à le recevoir de son mieux. Elle voulut que son mari, rentrant dans la maison conjugale, y trouvât toutes choses dans le meilleur ordre et dans la joie du retour. Du matin au soir elle courut la maison, donnant des ordres pour que les appartements, les meubles, les lanternes, les glaces métalliques, les tablettes sculptées, les bronzes fussent nettoyés, polis, mis en place. Elle surveilla elle-même tous les mouvements avec l'empressement d'une bonne ménagère et la délicate coquette d'une femme qui pare un rendez-vous. Elle renouvela la terre contenue dans les vases et y planta les plus fraîches et les plus jeunes fleurs du jardin. En un mot, aucun soin, aucun détail ne fut oublié. C'était une toilette complète.

Restait encore un petit pavillon presque abandonné, séparé de la maison, et qui servait de grenier pour toutes les vieilleries du ménage. M. Tchou n'y allait jamais. Cependant madame Tchou ne voulait rien négliger (et puis il pouvait bien prendre à son mari la fantaisie d'y faire un tour) se mit bruyamment à l'œuvre et ramena dans la place, résolue à chasser poussière et insectes de leur dernier retranchement.

Dans l'une des salles se trouvait une malle en cambré. Madame Tchou ne l'avait jamais vue. Elle l'examina attentivement, la pesa, la remua, essaya de l'ouvrir ; la malle était rouillée sur toutes les ferrures, lourde et fermée. À l'intérieur, elle paraissait rendre un son métallique dont madame Tchou ne pouvait se rendre compte. Il n'y avait pas de clef.

— Qu'est-ce donc que cette malle ? se demanda naturellement madame Tchou.

Sa première idée fut de l'ouvrir. Mais elle réfléchit que peut-être elle commettrait une imprudence et mécontenterait son mari.

— Du moins, pensa-t-elle, je puis essayer toute cette poussière et faire disparaître la rouille.

La voilà donc qui essuie la malle dans tous les sens.

Cependant chaque fois qu'elle passait les doigts sur la serrure, il lui semblait que la main lui brûlait, et elle éprouvait un sentiment involontaire de curiosité et de vague inquiétude. Cette malle était fort peu une énigme.

Madame Tchou se vit forcée de reconnaître que les femmes sont parfois curieuses ; son mari ne lui avait sans doute pas raconté l'histoire d'Eve ni même celle de madame Barbe-Bleue.

À la fin elle n'y tint plus et força la serrure.

Puis elle retourna vivement tout ce qui était renfermé dans la malle : une longue robe de soie brodée de cuir, des oripeaux, des tiges de métal taillées en forme de flamme, un énorme marteau recouvert de papier doré, puis une foule de petits ornements dont chacun lui paraissait plus étrange et plus inexplicable que les autres.

Madame Tchou ne comprenait rien à cette mascarade. C'était peut-être un costume de *sing song* (1), qui avait autrefois servi à M. Tchou.

Après avoir quelque temps examiné ce singulier dégoisement, il lui prend envie de mettre la belle robe ; puis, le marteau en main, elle s'avance vers une vieille glace pour admirer l'effet.

À peine est-elle arrivée devant la glace, qu'elle pousse un cri épouvantable et tombe évanouie.

Les domestiques accoururent effrayés, s'empressèrent autour de leur jeune maîtresse, la relèvent, lui retèrent le fatal costume et la ramenèrent dans son appartement.

Madame Tchou ne reprit ses sens que pour prononcer des paroles incohérentes. Tonnerre... nuit... M. Ling... marteau... Un médecin fut appelé ; il déclara que la pauvre dame était devenue folle.

Le récit de cet événement extraordinaire ne tarda pas à se répandre dans tout le voisinage. Comment expliquer cette folie soudaine ? Quel mauvais génie poursuivait donc cette pauvre madame Tchou ? On rappelait en même temps la mort tragique du docteur Ling, la visite nocturne du dieu Tonnerre, et si les hommes et les jeunes femmes montraient la plus vive compassion pour les infortunes de madame Tchou, les vieilles dévotes ne manquaient pas de voir dans cette nouvelle catastrophe une punition exemplaire et bien méritée pour le sacrilège d'un second mariage.

Pendant ce temps, on avait écrit à M. Tchou pour l'informer de ce qui s'était passé et presser son retour.

Les magistrats s'émeront. La justice, sceptique par nature et par expérience, croit en général fort peu aux miracles. Les habits dorés, le marteau, les lames de cuir furent sésis, examinés avec le plus grand soin, et ne sans inspirer quelque terreur aux magistrats qui se creusaient vainement la tête pour y trouver quelque indice. Les choses en étaient à ce point quand M. Tchou arriva.

Mais à peine fut-il entré dans la chambre où sa femme, immobile d'épouvante à la suite d'un violent accès de délire, était étendue sur le lit nuptial, que madame Tchou, se relevant brusquement, fixa sur lui des yeux hagards, puis, retombant dans ses convulsions, s'écria d'une voix épouvantée : le Tonnerre !

M. Tchou, à son tour, tomba sans mouvement au pied du lit.

Nouvelle énigme. — Les assistants ne virent plus dans tout cela qu'un mystère horrible ou le Tonnerre jouant un rôle de plus en plus inexplicable.

Les médecins, un vieux bonze, les magistrats tirèrent conseil ; on interrogea toute la famille, les voisins, les domestiques. On se reporta au récit qui avait été minutieusement fait de la mort du docteur Ling. M. Tchou, revenu à lui, fut interrogé dans les formes, et, après bien des recherches, on découvrit l'affreuse vérité.

M. Tchou n'était autre que le Tonnerre, l'assassin de l'infortuné docteur Ling.

Il avoua son ancienne passion pour madame Ling, le stratagème infernal auquel il avait eu recours pour se débarrasser du docteur, l'histoire de son mariage, etc., etc.

Afin que la justice fut encore mieux édifiée, les magistrats ordonnèrent à M. Tchou de revêtir une seconde fois la robe dorée, de reprendre en main le fatal marteau, et de disposer les lames de cuir comme il l'avait fait pendant la nuit du crime. Plus de doute ! tous demeurèrent atterrés comme si le tonnerre les eût frappés.

Madame Tchou vécut encore quelques jours et mourut folle.

Quant à M. Tchou, arrêté et traduit devant les juges, il fut jugé en grande cérémonie et condamné à avoir la tête tranchée sur la place publique.

Cependant le Tonnerre a conservé son temple et ses bonzes ; les Chinois continuent de l'adorer comme un dieu. L'histoire qu'on vient de lire est racontée dans le livre de la pagode de Ling-Tchou, sur les rives de Yang-Sse-Kiang, à deux milles au-dessous de Nan-King.

C. LAVOLLEE.

(1) *Sing-song*, théâtre chinois.

## L'École française d'Athènes.

Il y a bientôt deux cents ans que Colbert fondait à Rome une académie où les jeunes artistes de la France devaient aller puiser la connaissance et le sentiment du beau dans l'étude immédiate des débris de l'antiquité et dans celle des chefs-d'œuvre des écoles modernes. C'est une idée semblable, avec un objet différent, qui devait inspirer au dernier gouverneur la fondation de l'École française d'Athènes. Longtemps l'Europe a cru que la Grèce était morte pour toujours,

et elle avait accepté le précieux héritage de sa littérature comme celui d'un peuple qui n'est plus. Mais de nos jours la Grèce a recouvré la vie avec l'indépendance, elle se re-trempe dans l'étude et le culte de sa littérature ancienne, elle revient à l'usage de sa langue d'autrefois dont elle a conservé l'harmonie, elle ressuscite tous ces noms célèbres effacés par la barbarie et qui ne vivaient plus que dans l'histoire, et elle s'inspire de tous les glorieux souvenirs

légés par ses ancêtres, vrais titres de noblesse qui ont sauvé cette nation de la servitude et de l'oubli. Tout ce passé qui semblait à jamais relégué dans les souvenirs classiques redevient aujourd'hui vivant et réel sur ce sol qui a conservé son peuple primitif après plus de trois mille ans d'histoire et près de quatre siècles d'esclavage. C'est une véritable rénovation politique et sociale qui fait de la Grèce un objet digne de l'attention de tous les souverains de

l'Europe et de la curiosité des littérateurs et des savants. Depuis la renaissance, c'est-à-dire depuis le moment où la Grèce tomba sous le joug des Turcs, l'étude des lettres grecques avait fait le fond de toute érudition solide, de toute bonne éducation littéraire, sans que les maîtres voués à leur enseignement connussent de la Grèce autre chose que les livres qu'elle nous avait laissés. Il n'était donné à aucun d'eux de fouler aux pieds la terre où avaient été Sparte et Athènes, ni d'entendre cette langue hellénique, morte pour les savants, vivante encore sur les bords du Céphise et de l'Eurotas. Alors la Grèce était exclue de la société des peuples et comme en dehors des

routes connues. Plus accessible qu'elle, l'Italie fut de bonne heure ouverte aux sculpteurs et aux peintres, qui, grâce à une haute pensée de ministre de Louis XIV, purent aller vivre au milieu des chefs-d'œuvre de l'antiquité et des temps modernes. Maintenant que les temps et les choses ont changé, une semblable institution appliquée à l'enseignement des lettres anciennes dans nos écoles doit assurément contribuer à le rendre plus solide et plus vrai; car

l'installation de l'école une demeure aussi splendide que celle qui est occupée, sur le mont Pinci, par l'école de Rome. Dans cette ville ruinée il y a vingt ans par les Turcs, ou il n'y a qu'un palais, celui du roi; qu'un monument considérable, l'université, rien ne peut se comparer au noble et gracieux édifice de la villa Médicis. Cependant Athènes n'est point tout à fait sans ressources en ce genre. Sa partie septentrionale est récemment couverte de nombreuses mai-

sons toutes semblables aux villas des environs de Paris, d'une architecture simple, d'une apparence propre, gaie et légère, décorées de portiques, de perrons et de terrasses, entourées de jardins pour la plupart, capricieusement jetées çà et là et dispersées sans ordre dans un vaste espace comme un troupeau dans la plaine. C'est dans ce quartier appelé Neapolis ou la Nouvelle-Ville, que M. Piscatory, alors ministre de France en Grèce, a trouvé pour

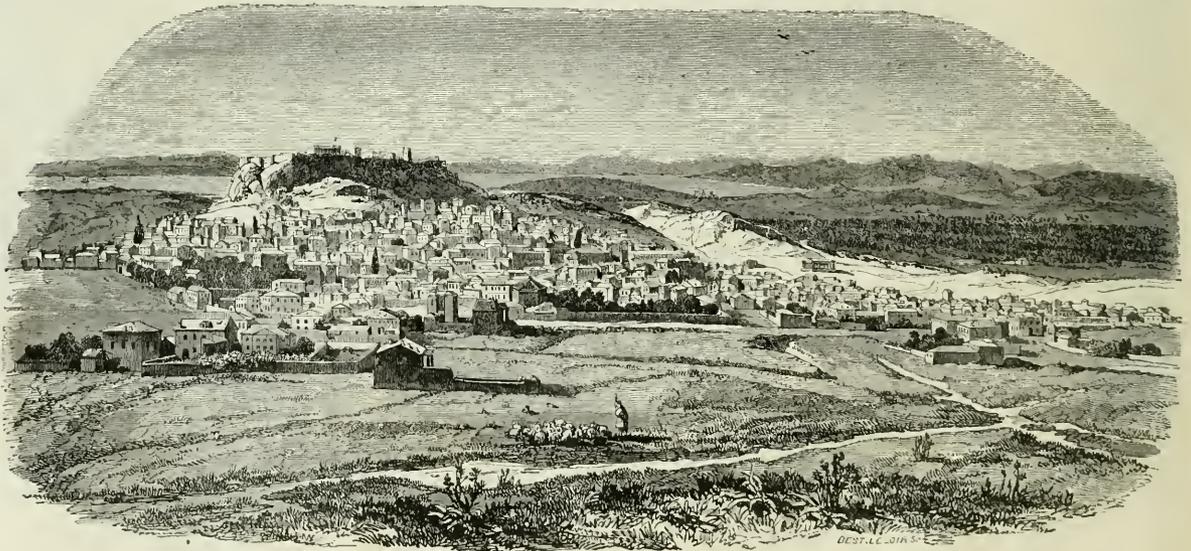


L'École française à Athènes.

l'enseignement ne se trouve pas tout entier dans les livres, et la vue des choses peut seule lui donner ce qui lui manque trop souvent, à savoir la vie et l'inspiration. C'est dans cette pensée qu'a été fondée l'école d'Athènes, et voilà ce que sont allés chercher en Grèce les jeunes professeurs dont le ministre de l'instruction publique a composé cette nouvelle école française, lesquels doivent apprendre de la Grèce ce que sa résurrection et sa perpétuité peuvent enseigner encore, et lui communiquer en échange la connaissance de la langue, de la littérature, de l'histoire et des idées de la France.

On ne pouvait pas s'attendre à trouver à Athènes pour

l'école française une demeure commode et gracieuse, l'une des plus remarquables et des plus considérables d'Athènes, et dont la façade principale est représentée ici par un dessin que nous devons à l'obligeance de M. Doussault. Devant l'autre façade du côté du jardin, un perron extérieur conduit à une large loggia ou galerie formée par des pilastres, vitrée à la façon des vastes balcons de Malte et surmontée d'une terrasse qui est au niveau du second étage. La galerie est de plain-pied avec le premier étage qui décore un vestibule soutenu par des colonnes en marbre d'ordre ionique et autour duquel sont distribuées des chambres hautes et fraîches, habitées par les membres de l'école. L'étage su-



Vue générale d'Athènes.

périeur est réservé tout entier à la direction. Un corps de logis séparé avec un portique à arcades est destiné au service domestique et contient toutes les dépendances.

L'emplacement occupé par cette jolie villa était assurément compris dans l'enceinte de l'Athènes antique, mais il est impossible de dire précisément à quelle partie il correspond. La topographie d'Athènes, déjà bien difficile pour la région qui avoisine l'Acropole, est tout à fait impossible

à déterminer pour la partie nord-est, dont il ne reste aucune ruine, et sur laquelle on trouve si peu d'indications dans les auteurs anciens. Toutefois il est évident que les bâtiments de l'école française sont situés à l'extrémité du quartier nord de l'ancienne Athènes à peu près sur la ligne des murs de Thémistocle, comme la villa Médicis qui est adossée aux murs de la ville de Rome. La petite chaîne du mont Aouches, qui s'élève de ce côté, dut autrefois comme au-

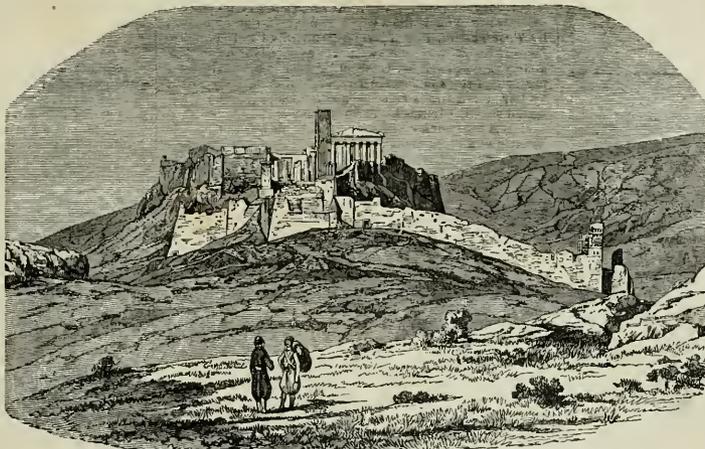
jourd'hui, borner à peu près en cet endroit les constructions d'Athènes. L'école d'Athènes est donc près de ces anciens murs qui ne sont plus, à peu de distances des portes anciennes qui s'ouvraient vers l'intérieur de l'Attique et qui étaient sans doute la porte des Tombeaux et la porte des Cavaliers, auprès de laquelle se trouvait le sépulchre de la famille de l'orateur Hérode. Les anciens plaçaient toujours leurs tombeaux aux portes de leurs cités, et l'Athènes

des vivants était entourée, depuis le Céramique jusqu'au mont Lycabette, par la ville des morts plus peuplée encore que l'autre. Peut-être l'école française occupe-t-elle l'emplacement d'un tombeau de ces morts illustres énumérés par Pausanias

On sait quel magnifique spectacle on a devant les yeux, lorsque, des hauteurs du Pincio ou de la villa Médicis, on contemple la ville de Rome avec ses mille clochers et coupoles, avec son vaste dôme de Saint-Pierre, les cimes du Janicule, du Vatican, du mont Marius, la plaine immenso que sillonne le Tibre, que domine le mont Albain, qu'encadre au loin la chaîne de l'Appennin, et qui, se réunissant à la mer, va se perdre avec elle dans un horizon infini. La vue qu'on découvre de l'école d'Athènes est peut-être moins imposante et moins grandiose, mais elle a plus de variété et de grâce dans ses accidents et ses détails, et elle ne le cède en rien pour l'importance et le charme de ses souvenirs. Excepté du côté du nord-est que bornent à une courte distance les monts de l'Anchesme et du Lycabette, partout s'offre aux regards un gracieux tableau dont Athènes et ses ruines, la plaine et sa couronne de montagnes, la mer, ses golfes et ses îles, forment les éléments variés, le tout éclairé par une lumière d'une pureté et d'un éclat sans égal, à moins que dans la trop grande chaleur du jour le soleil

brûlant l'atmosphère ne la vaporise, n'en fasse trembloter la matière subtile et ne confonde les objets dans le lointain troublé d'un horizon chauffé à blanc. La plaine de l'Attique

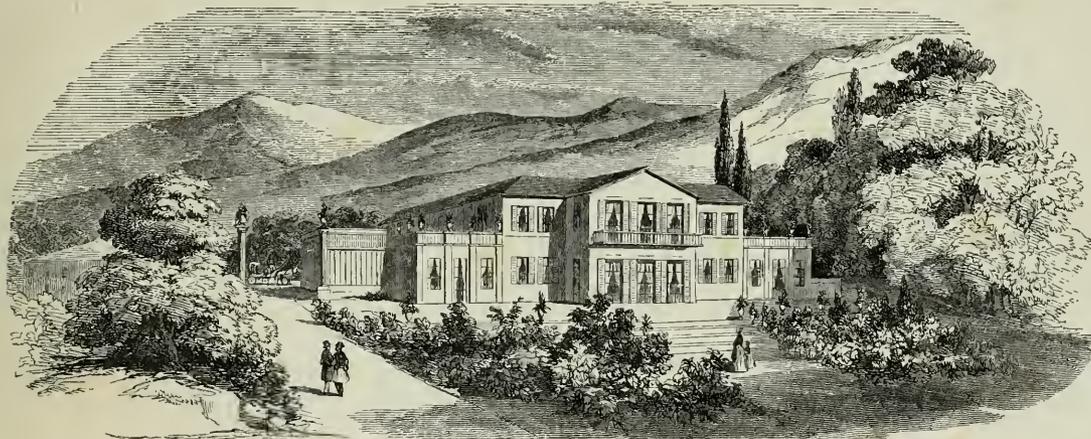
vers la mer où elle se termine par une ligne sinuose qui forme les ports de Phalère, de Munychie et du Pirée, elle est entourée au nord, à l'est et à l'ouest par de petites chaînes de montagnes parfaitement distinctes et découpées dans les proportions les plus heureuses. A l'est s'étend le dos prolongé de l'Hymette encore cédée par son miel parfumé et qui forme le versant de l'Illissus, lit de fleuve à sec où les lauriers-roses font oublier l'absence des eaux. Au nord la vue s'arrête sur le Pentélique toujours riche par ses marbres, et sur le Penton dont les flancs se recouvrent de forêts. A l'ouest courent les collines de l'Icare, du Pucelle, du Corydale et de l'Egalon que séparent les défilés qui conduisent en Béotie et où serpentent la voie sacrée que parcourait autrefois la procession d'Eleusis. Au delà et par dessus cette petite chaîne, l'œil aperçoit distinctement les sommets plus élevés du Cithéron et les montagnes de l'isthme de Corinthe Vers la gauche, sur la surface polie et étincelante de la mer, se détachant en masses noires les îles du golfe Saronique, Salamine illustrée par la victoire de Thémistocle, Egine avec son pie et les restes du temple de Jupiter, Poros ou mourut Démétrius et qui se confond avec la ligne sombre des côtes de l'Argolide. La plaine de l'Attique a conservé l'ancien bois d'oliviers qui faisait son ornement et sa richesse dès le temps de la lutte



Vue de l'Acropolis.

est un des plus beaux et des plus harmonieux coins de la terre qui soit sorti de la main du Créateur. Légèrement inclinée

plaine de l'Attique a conservé l'ancien bois d'oliviers qui faisait son ornement et sa richesse dès le temps de la lutte

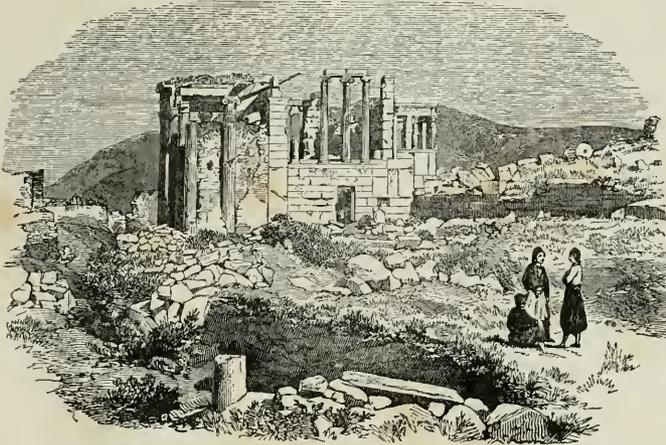


Palais de l'ambassade de France.

de Neptune et de Minerve. Placée sur les rives du Céphise, cette forêt divise la plaine par une bande qui court du nord au sud et dont la teinte sombre tranche avec la couleur blanchâtre du sol attique, satisfait et repose la vue en promettant des ombres au milieu de cette plaine livrée toute nue aux feux du soleil. C'est dans ce bois qu'était le bourg de Colone consacré par le trépas d'Œdipe et par le génie de Sophocle, et où l'on peut se rendre en une courte promenade en passant par les lieux où furent les jardins d'Académus. Mais le plus bel ornement de cette terre est son rocher de l'Acropole qui domine toute la ville d'Athènes, montrant de tous côtés ses flancs dorés, son enceinte de murs qui atteste encore le travail de tant de siècles et de tant de peuples, et que surmontent comme les diamants de la plus riche couronne les pierres immortelles du Parthénon et des Propylées. Tel est le séjour de la nouvelle école française, et le spectacle qu'elle a continuellement sous les yeux; spectacle saisissant où l'on retrouve avec émotion les plus beaux souvenirs consacrés par l'histoire de la Grèce antique. Nous ne doutons pas que le succès et la perpétuité de cet établissement qui commence ne contribue puissamment à l'amélioration et aux progrès des études classiques en donnant aux professeurs de l'université des lumières

qu'ils n'ont jamais eues et les moyens d'arriver à une connaissance plus approfondie et plus réelle des choses qu'ils

orlonnance royale en date du 11 septembre 1846. Cette école se compose d'élèves de l'école normale supérieure, reçus agrégés des classes d'humanités, d'histoire ou de philosophie. Elle est placée sous la direction d'un professeur de Faculté ou d'un membre de l'Institut.



Vue de l'Attique, prise de l'Hymette.

sont chargés d'enseigner à la jeunesse de nos écoles. L'école française à Athènes a été instituée par une

agrégés, d'un secrétaire interprète et d'un professeur de grec moderne.

Les membres de l'école française d'Athènes y passent deux années; ils peuvent y rester une troisième par décision spéciale du ministre de l'instruction publique; ils peuvent, avec l'autorisation du gouvernement de la Grèce, ouvrir des cours publics et gratuits de langues et de littératures française et latine, et les écoles grecques, tous les cours compatibles avec leurs études, conférer le baccalauréat es lettres aux élèves des écoles française et latine de l'Orient, qui ont reçu ou qui recevront le plein exercice de l'Université de France. Il existe à l'école française d'Athènes une section des beaux-arts, dont font partie les élèves pensionnaires de l'Académie de France à Rome désignés par le ministre de l'intérieur.

Il est également adjoint à cette école des élèves envoyés par le gouvernement de Belgique.

L'école se compose aujourd'hui d'un directeur, de huit professeurs

Trois objets principaux ont occupé jusqu'ici les membres de l'école d'Athènes : le grec vulgaire, les études archéologiques, et les cours de langue et de littérature françaises, qu'ils ont faits à la jeunesse du pays. Ces cours sont suivis par 150 auditeurs environ, la plupart étudiants; des médecins, des avocats, des professeurs, et des employés d'administration.

L. LACROIX

Revue littéraire.

Port-Royal, tome III, par M. Sainte-Beuve. — Philosophie populaire, par M. Cousin. — Justice et Charité, par le même. — De la Propriété selon le Code civil, par M. Tholozan.

Avant de nous quitter, avant de s'en aller, à notre grand regret, enseigner la littérature française dans la patrie de l'*Iliadach légénis*, M. Sainte-Beuve vient de publier, chez Hachette, le troisième volume de son *Histoire de Port-Royal*.

C'est ainsi qu'en portant il nous fait ses adieux. Et franchement ils ne sont pas pour diminuer notre douleur. Ce troisième volume ne le cède point aux deux premiers dont on sait le succès, succès d'estime, mais d'une estime sérieuse et durable. Je ne crois pas d'ailleurs qu'avec toute la science et tout le génie du monde, il soit possible d'intéresser bien vivement le grand public en lui parlant de jansénisme. Les jansénistes ne sont aujourd'hui généralement connus que par leurs anciens et célèbres adversaires, les jésuites, aussi populaires que les jansénistes le sont eux, et qui ont acquis en quelque sorte, et conservent encore la popularité de l'impopularité.

Aussi, faite un livre contre les jésuites : il sera bien mauvais s'il ne trouve et des lecteurs et des acheteurs. M. Quinet pourrait nous en donner des nouvelles. Pascal lui-même n'a dû qu'aux jésuites une bonne part du succès des *Provinciales*. Cela est si vrai que, quel qu'il n'est plus question, dans ses *petites lettres d'Escobar*, de Sanchez et de Molina, de ce qu'au lieu de les ridiculiser si plaisamment, le provincial se met à exposer ces doctrines sur la grâce si chère aux jansénistes, l'intérêt languit, et l'on quitterait le volume, si on n'y était retenu par le charme de cette parole éloquent qui sait embellir tout ce qu'elle touche.

De nos jours, si, avant Février, *Port-Royal* est devenu presque à la mode, c'est encore aux jésuites qu'il faut surtout attribuer. Ce sont eux, et leurs journaux, et les mandements qu'ils ont dictés, qui en ont ramené plus d'un vers jansénisme, vers Pascal, et même vers Bayle et Voltaire; et nous n'avons eu, dans l'Université, tant de néo-voltairiens et de néo-port-royalistes que parce que nous avions, dans l'*Univers religieux*, tant de néo-ultramontains et de néo-jésuites.

Croyez-vous que sans cela M. Cousin, malgré tout son zèle d'érudit, se serait tant occupé de Port-Royal, et de Blaise Pascal, et de Gilberte Pascal, et de Jacqueline Pascal? Qui sait si, sans l'évêque de Rennes, M. Varin, le doyen de la faculté des lettres de cette ville, cet songe à écrire sa remarquable *Histoire des Arnauld*? De même, sans M. Le Normand et les mandements, M. Quinet et M. Michelet eussent-ils été si soivis, si applaudis dans tous leurs dits et contredits?

Voilà comment on en est venu à parler si souvent de Port-Royal, dont on s'occupait si peu il y a douze ou quinze ans, que M. Royer-Collard, après avoir causé un jour avec M. Sainte-Beuve, lui dit : « Nous caissons de Port-Royal; mais savez-vous bien, monsieur, qu'il n'y a que vous et moi, en ce temps-ci, pour nous occuper de telles choses. »

Entre autres circonstances accessoires qui ont encore favorisé ce mouvement, il faut mentionner la découverte des nouveaux manuscrits des *Pensées* de Pascal, des manuscrits de sa main, découverts qui du reste a fait jusqu'ici plus de bruit qu'elle n'a donné de solides résultats. Nous avons eu là-dessus un remarquable rapport de M. Cousin à l'Académie française, et une nouvelle édition des *Pensées* conforme à l'original, étrangement mutilé, disait-on, par l'exces de prudence et le peu de goût des premiers éditeurs. Mais possédons-nous enfin le véritable texte des *Pensées*? M. Fagères, qui a donné l'édition nouvelle, dit oui; mais M. Cousin, qui doit en donner une autre, dit non; et quant à M. Sainte-Beuve, il ne dit ni oui ni non. Toujours est-il que les *Pensées* de Pascal, restaurées par M. Fagères, dorment sur les planches du libraire, et se vendent déjà au rabais.

C'est que, dans cette restauration, M. Fagères a apporté un zèle brutal, une sorte de superstition pédantesque qui ne nous fait grâce d'aucune des pattes de mouche du divin manuscrit. En s'efforçant de nous rendre le vrai Pascal des *Pensées*, il a passé la mesure, et il ne nous a donné le plus souvent qu'un Pascal ombrueux, inintelligible, hiéroglyphique, et qui nous ferait regretter fort celui que nous connaissons de longue date, si nous avions pu l'oublier.

Tenons-nous en donc à celui-là, et pour le bien comprendre, pour pénétrer intimement dans son esprit, pour bien nous rendre compte de toutes les circonstances qui l'ont développé en divers sens, adressons-nous à ce troisième volume du livre de M. Sainte-Beuve, volume presque entièrement consacré à l'histoire de la vie et des écrits de l'auteur des *Provinciales* et des *Pensées*.

Déjà, à la fin de son second volume, M. Sainte-Beuve nous avait fait assister à la naissance des *Provinciales*, de ces petits papiers valants qui mondaient les rues et les places, sans qu'on put savoir d'où ils venaient, sans qu'on put mettre la main, au grand désespoir des jésuites, sur leur auteur et leur imprimeur. On fit alors une visite domiciliaire à Port-Royal-des-Champs pour y chercher des presses qu'on n'y trouva pas; et cependant Pascal, sous le nom de M. de Mons, logeait dans une petite auberge de la rue des

Poires, à l'enseigne du Roi David, derrière la Sorbonne, et tout vis-à-vis le collège des Jésuites. « Comme un général habile, dit à ce propos l'ingénieur-historien, il coupa le corps ennemi. »

Personne alors dans Pascal le grand écrivain que révélerent les *Provinciales*. Pascal jusque-là ne s'était fait connaître que par ses travaux de savant, par ses découvertes de géométrie et de physique. C'est du premier coup qu'il devait passer maître dans l'art d'écrire, et qu'il créa ce style dont Voltaire refusait sans cesse les admirables pages, où il trouvait, disait-il, « toutes les sortes d'éloquence. »

Mais si les *Provinciales* sont, de l'avis de tous, un modèle de style et de polémique, sont-elles aussi un monument de la bonne foi de leur auteur? Pascal, dans sa plaisante satire de l'étrange morale des jésuites, n'a-t-il pas un peu prêché au sens; n'a-t-il pas un peu trop pris ses avantages? Depuis deux cents ans, ceux qui l'ont si cruellement blessés le traitent de calomniateur, et, selon l'un de leurs plus fougueux et de leurs plus éloquents apologistes, Joseph de Maistre, les *Provinciales* seraient plus justement nommées les *Mentueuses*.

Par malheur, tout en disant que Pascal a menti, on n'a pas encore nettement montré où et comment il a menti; rien n'était plus facile cependant, car Pascal ne cite pas une seule phrase d'un jésuite qui il n'indique en même temps et le livre, et la page, et la ligne du passage cité. Aujourd'hui, il est vrai, personne ne prend plus la peine d'aller remuer la poussière ou dorment les in-folio de Sanchez, d'Escobar, de Diana ou de Fillicinus. Mais M. Sainte-Beuve, en historien consciencieux et impartial, a voulu savoir à quoi s'en tenir sur les protestations des jésuites renouvelées par de Maistre; et en fin de compte, tout bien pesé et examiné, il nous affirme que Pascal a dit vrai, et ne voit guère que le passage suivant où il ait quelque peu aidé à la morale des révérends. C'est dans la cinquième lettre, au moment où le bon père jésuite veut d'exposer au provincial quelques-unes des plus jolies questions d'Escobar.

« Voyez, me dit-il, voyez encore ce trait de Fillicinus, qui est un de ces vingt-quatre jésuites : Celui qui s'est fatigué à quelque chose, comme à poursuivre une fille, est-il obligé de jeûner? Nullement. Mais, si s'est fatigué exprès pour être par là dispensé du jeûne, y sera-t-il tenu? Encore qu'il ait eu ce dessein formé, il n'y sera point obligé. Eh bien! l'ensez-vous cru? me dit-il. — En Verité, mon père, je ne le crois pas bien encore. »

Le texte de Fillicinus n'est pas tout-à-fait si expressif. Le bonhomme se borne à dire que, si on s'est battu ou si l'on a fait l'amour, on est dispensé du jeûne quand bien même on n'aurait pourchassé son ennemi ou sa maîtresse que pour avoir un prétexte de ne point jeûner. Mais il ajoute qu'en agissant ainsi, on ne jeûne pas, mais on pêche. Rappelons-nous toutefois quelle facilité les jésuites apportent dans la confession, et nous concluons que, sous leur régime, il n'était pas un bon chrétien à qui il ne fut plus commode de faire cent péchés que de retarder une fois son dîner.

Ainsi, au résumé, Pascal n'a guère été moins vrai sur ce point-là que sur tous les autres. Plus, quand bien même il eût, à son insu, commis une ou deux petites exagérations, qu'est-ce que cela en comparaison de toutes les turpitudes de la morale jésuitique qui la sincèrement exposées, et de celles que sa pudeur de janséniste a craint de mettre au jour. Voltaire, qui pourtant n'était pas très pudibond, n'a osé citer qu'en latin quelques-unes des étranges, des abominables questions que le révérend père Sanchez discute, avec un ineffable sang-froid, dans son traité du *Mariage*. Après cela, que M. de Maistre proteste, qu'il s'indigne et qu'il éclate contre les *Mentueuses* les *Mentueuses* n'en resteront pas moins le plus piquant résumé de la morale et de la polémique des jésuites, qui n'ont jamais pu se relever de ce coup terrible.

Dependant ils eurent, à l'époque de la publication des *petites Lettres*, assez de crédit pour les faire censurer à Rome, et brûler à Paris par la main du bourreau. Mais en même temps, dans les évêques de France, tous les curés en corps, la Sorbonne elle-même s'élevèrent contre les maximes de la morale jésuitique, contre les *ordures des arnauldistes*, comme les appela Bossuet, qui, en 1700, dans l'assemblée du clergé de France, les fit flétrir à l'unanimité. Enfin, en 1763, ils furent classés à la fois de presque tous les royaumes de l'Europe, et ne trouverent de refuge que dans les Etats du grand Frédéric, qui se plaisait méchamment à donner de leurs nouvelles à Voltaire et à d'Alembert.

« L'ordre des jésuites, remarque à ce propos M. Sainte-Beuve, n'a pas tant vécu qu'on le croit. Ne et mis au monde en 1530, il est blessé à mort en 1636 (par les *Provinciales*), à l'âge de cent seize ans, ce qui est peu pour un ordre. Il eache sa blessure du mieux qu'il peut, et serre sa ceinture. Il a même fait d'être revenu en pleine vie sur la fin de Louis XIV. Fausse guérison! apparence menteuse! L'agonie est au dedans. Elle dure cent huit ans, presque autant que sa vie même; il succombe en 1764. Depuis, les jésuites vont, viennent, reviennent, intriguent, nuisent, ou même cherchent à bien faire, ils ne vivent pas. »

Pour moi, je me demanderais pas même que de les croire morts, et bien morts; mais avec eux il faut toujours craindre que le *pendu ne ressuscite*.

Je regrette de ne pouvoir suivre M. Sainte-Beuve dans les autres développements de son *histoire*, qui abonde en faits curieux, en ingénieuses et judicieuses réflexions. Ce n'est pas la cependant une histoire de Port-Royal tout-à-fait digne de ce nom, et telle que la comportait la sévérité d'un si grave sujet. M. Sainte-Beuve s'y donne trop librement carrière; et il y fait à tout propos, et parfois hors de propos, des charges sur toutes sortes d'auteurs. En voici deux exemples, entre vingt autres. Pascal avait beaucoup lu Montaigne; et à l'essai de le réfuter, ainsi que Nicole; digression sur Montaigne, sur sa vie et ses ouvra-

ges. *Molière*, dans son *Tartuffe*, comme déjà l'avait remarqué M. Guizot, s'est souvent des *Provinciales*: digression sur Molière, sur son art et sa poétique. Sans doute ce procédé *discursif* à ses agréments; mais, à force de distraire l'attention, il finit par la lasser, et aujourd'hui l'on en abuse terriblement. J'aimo, quand on traite un sujet, qu'on se renferme dans ce qui s'y rapporte, et qu'on place ainsi chaque chose en son lieu. En parlant des piquantes digressions ou Bayle s'est complu et parfois oublié. M. Sainte-Beuve a dit spirituellement que c'était là, en quelque sorte, le *dessert*, les *quatre mendiants de l'Éradation*, où il y en a pour tout le monde, pour ceux qui aiment les raisins et les figues, comme pour les amateurs de noix et de noisettes. Eh bien! malgré tout ce que je reconnais de savoir et de rare sagacité dans le livre de M. Sainte-Beuve, j'y verrais plutôt les *quatre mendiants* de l'histoire de Port-Royal, que cette *histoire* même, telle que je la conçois d'après la nature du sujet.

J'aurais bien encore à faire quelques observations sur quelques-unes des observations de M. Sainte-Beuve. Je me bornerai à une seule. Dans le jugement qu'il porte des qualités littéraires des *Provinciales*, et après en avoir longuement raison l'éloquence, la finesse, l'enjouement, M. Sainte-Beuve regrette de n'y pas trouver la *Grâce*, cette muse des Grecs, qu'on admire dans les dialogues de Platon, et il ajoute à ce propos :

« Entre tant de divinités charmantes et complais que le christianisme a détrônées et qui n'a pas aueunies, il en est une qu'il a bien décidément immolée et qui tenait à l'âge premier du monde, à l'allégresse facile et riante des esprits, c'est un certain élat naturel et riant, c'est *Aglæ*, la plus jeune des Grâces. »

En demande pardon à M. Sainte-Beuve; mais je ne crois pas que le christianisme ait décidément tué *Aglæ*. Elle revit, si je ne me trompe, et avec toute sa fraîcheur première, dans quelques-unes des voluptueuses et religieuses élégies de M. de Lamartine, dans plus d'un chant des *Martyrs*, dans *Paul et Virginie*, dans les chœurs d'*Esther* et d'*Alceste*, dans *Esther* surtout, cette ravissante création de l'illustre disciple de Port-Royal qui a su revêtir la sombre religion des juifs d'images si gracieuses et si touchantes.

M. Sainte-Beuve est encore trop aisément séduit par l'éclat d'une allégorie et d'un image; il a, dans sa jeunesse littéraire, hanté des yvairiens qui nous l'ont un peu gâté. Bien que depuis il se soit franchement converti, bien qu'il ait adoré Harino et brulé en effigie le grand *Victor*, il a toujours conservé quelques taches de l'hérésie première. Comme le pigeon pris au piège, il traîne encore.

Quelques morceaux du laes qui l'avait attrapé.

Son esprit s'en ressent et son style aussi. Ce qui n'empêche pas qu'en somme M. Sainte-Beuve ne soit un des littérateurs les plus considérables, les plus honorables de ce temps-ci, un de ceux dont les travaux d'histoire et de critique seront lus avec le plus de fruit, si l'on sait se mettre en garde contre ce qu'y rencontre de faux élat et de préjugés d'écrit.

Nous avons déjà nommé M. Cousin, et c'est avec plaisir que nous retrouvons l'occasion d'en parler encore. Nous devons à sa plume les deux premiers traités que l'Académie des sciences morales et politiques s'est empressée de publier pour répondre à l'appel que lui a adressé M. le général Cavaignac. Nous en avons indiqué l'objet, qui est de combattre par de saines et utiles publications, toutes les erreurs que les socialistes débitent chaque jour si imperturbablement contre la religion, la famille, la propriété, ces trois colonnes de l'édifice social.

Toujours prompt à l'écrire, M. Cousin nous a donné tout à la fois une *philosophie populaire* et un excellent chapitre de morale sociale sous le titre de *Justice et charité*. Le premier de ces écrits n'est, à vrai dire, qu'une introduction à la *Profession de foi du vicairé savoyard*, que M. Cousin a cru devoir réimprimer séparément, et reconnaître au peuple comme le manuel le plus précis, le plus lumineux, comme le plus éloquent catéchisme de ce qu'il appelle la *philosophie populaire*.

Selon lui, cette philosophie se compose de sept ou huit grandes vérités que Dieu a, pour ainsi dire, inscrites dans la conscience de l'homme, et qui à sonnetionnes l'autorité des plus grands philosophes des temps anciens et modernes. Ces vérités, M. Cousin les énumère par *primo* et *secundo*, tout en nous recommandant de ne pas trop les approfondir, de peur qu'elles ne s'obscurcissent à nos yeux et ne perdent de l'évidence que nous leur reconnaissons instinctivement. Je me garderai donc de trop insister sur ces points métaphysiques. Je veux rester en communion avec Jean-Jacques Rousseau et M. Cousin, et boire avec Beranger un *Dieu des bonnes gens* à la barbe de M. Proudhon.

D'ailleurs, si la *Profession de foi du vicairé savoyard* ne résout pas toutes les doutes, et qui peut les résoudre? elle est du moins la plus raisonnable et la plus consolante de toutes. Rousseau a merveilleusement compris, et il a exposé avec la plus nerveuse précision, avec la plus parfaite netteté, toutes les plus grandes preuves de l'existence de Dieu et de l'immortalité de l'âme. Cette métaphysique a pu paraître superficielle aux philosophes d'au delà du Rhin, qui volontiers s'enveloppent de ténèbres; mais aucun d'eux n'a pu l'oublier encore, et quand le malicieux poète Henri Heine a appelé le dieu de Jean-Jacques le *dieu des hortogers*, il a fait une plaisanterie fort spirituelle sans doute, mais qui ne change absolument rien à l'état de la question.

M. Cousin a donc en raison de réimprimer séparément cette *Profession* et d'y joindre son introduction, dont le style ne cède point à celui de l'ouvrage même. On peut différer d'avis sur la valeur philosophique des livres de M. Cousin. Mais tous les gens de goût s'accordent à louer en lui un très remarquable écrivain. A force d'art et de savoir, il a retrouvé le génie, les secrets de cette admirable langue du dix-septième siècle, son élégante netteté, sa préci-

sion chaleureuse, sa justesse et sa constante harmonie. C'est par là, je crois, qu'il sera surtout considéré de la postérité, si postérité il y a, da moins littérairement parlant : à voir ce qui se passe et ce qui s'imprime, on peut en douter parfois. Combien d'écrivains de ce temps-ci qui, en jetant au vent tout ce qu'ils ont d'esprit et de savoir, se disent comme Louis XV : « Après moi le déluge. »

Il faut croire cependant à l'avenir de la littérature, si l'on ne désespère de l'avenir de la société. Pour moi, j'ai foi dans l'un et dans l'autre, et me jegerais coupable d'en douter, lorsque je vois tant de rares esprits se dévouer à la défense de cette société menacée.

Pendant que M. Cousin essaie de rétablir, de définir nettement les vraies bases de la religion et de la morale sociale, pendant que M. Thiers, au nom du droit naturel, expose, avec autant de lucidité que de haute raison, les vrais principes de la propriété, et fait justice de ses aveugles ennemis, M. Troplong la considère en jurisconsulte, en historien, dans l'excellent petit traité qu'il vient de publier sous ce titre : *De la propriété d'après le Code civil*.

M. Troplong trace des diverses évolutions de la propriété une histoire qu'il est curieux d'opposer à celle qu'en a tracée M. Proudhon dans son *Mémoire à M. Blanqui*. Ce *Mémoire* n'est, d'un bout à l'autre, qu'un long tissu d'erreurs et de paradoxes systématiques ; c'est, sans contredit, le plus faible des opuscules du trop célèbre économiste. M. Proudhon, évidemment, n'a à l'histoire qu'avec les lunettes de son système, et c'est pourquoi il y a vu une foule de choses que lui seul pouvait y voir. C'est là qu'il a trouvé, par exemple, que, toutes les fois qu'un peuple commençait à devenir propriétaire, l'entraînait dans l'ère de sa décadence.

M. Troplong n'a point vu cela : il nous dit et nous prouve, au contraire, que, plus un peuple s'élève, plus il se moralise et se civilise, et plus la propriété y devient individuelle et sacrée.

En Orient, où l'individu est absorbé dans la famille, la famille dans l'Etat, l'Etat dans le prince, il n'y a qu'un propriétaire, parce qu'il n'y a qu'un être libre, à savoir l'Etat ou le prince. C'est à lui tout le domaine de la terre ; l'homme ne fait que la posséder en vertu d'une concession.

En Grèce, à Athènes, à Sparte, sous le régime de ces petites républiques aristocratiques et peuplées d'esclaves, on n'avait pas encore des idées bien justes sur la propriété, parce qu'on y contiguait la liberté de l'homme au profit de la puissance de l'Etat. L'Etat alors intervenait sans cesse dans le foyer domestique, pénétrait dans les plus intimes détails de la famille. Il disputait aux parents l'éducation domestique, allait jusqu'à réglementer les cris et les pleurs des enfants en maillot, prescrivait à la femme grosse son genre de nourriture, son régime, ses promenades. Platon, dans sa *République*, voulait établir la communauté des biens et des femmes, une communauté qui eût retranché du commerce de la vie jusqu'au nom de la propriété. Comme on le voit, Platon est un vrai précurseur de M. Proudhon, et ce qu'on nous donne pour des nouveautés d'une invention merveilleuse, ne sont que des vieilleries renouvelées des Grecs, et dont les Grecs mêmes firent justice.

Aristote a sapé, en deux mots, tout le système de Platon : « L'homme, dit-il, a deux mobiles de sollicitude et d'amour, la propriété et les affections. Or, il n'y a place ni pour l'un ni pour l'autre de ces sentiments dans la *République* de Platon. »

C'est à Rome, dans la patrie du droit et du bon sens, que la propriété s'établit sur des bases solides, et qu'elle fut solennellement consacrée par la loi. Aussi la liberté politique des Romains n'est pas moins grande qu'à Rome et à Athènes, et ils jouissent pleinement de la liberté civile. Si Rome a succombé, ce n'est pas, comme l'a dit M. Proudhon, parce qu'il y avait trop de propriétaires, mais bien parce qu'il n'y en avait pas assez. Ce sont les abus de la grande propriété, ce sont les usures et les confiscations du patricien romain qui ont ruiné la République. Mais si le sol y eût été divisé, comme l'est aujourd'hui celui de la France, Rome n'eût pas été rongée à la fois par les deux fléaux du luxe et de la misère, par le luxe d'une aristocratie monstrueusement riche, et par la misère d'une plèbe affamée et servile, sans murs, sans foi ni loi, sans asile, sans famille, parce qu'elle était sans propriété. Après l'avoir considérée dans les temps anciens, M. Troplong suit l'histoire de la propriété dans le moyen âge, où les seigneurs la confisquent à leur profit, et se déclarent les seuls maîtres de la terre et de tous les droits qui en relèvent. En héritant des seigneurs, les rois absolus revendiquèrent les mêmes droits.

« Tout ce qui se trouve dans l'étendue de nos États, disait Louis XIV, de quelque nature qu'il soit, nous appartient au même titre. Les rois sont seigneurs absolus et ont naturellement la disposition pleine et libre de tous les biens qui sont possédés, aussi bien par les gens d'Eglise que par les seigneurs, pour en user en tout comme de sages économies. »

A cet égard, Robespierre pensait absolument comme Louis XIV. « La propriété, dit-il, est le droit qu'à chaque citoyen de jouir de la portion de biens qui lui est garantie par la loi. » Nos socialistes, nos démocrates absolus ne se trompent donc pas, en plaçant *saint Robespierre* dans leur calendrier démocratique et social. Il est bien un de leurs apôtres, un de leurs messies, celui qui pensait ainsi de la propriété, celui qui voyait dans la bourgeoisie « une aristocratie placée au-dessous de l'aristocratie dépossédée en 1789, mais vaineuse, despotique, et hostile comme cette dernière ; » celui qui disait au peuple « je demande que les sans-culottes soient payés aux dépens du Trésor public qui sera alimenté par les riches. » Comme M. Proudhon copie Platon, M. Barbès, le 15 mai, copiait M. de Robespierre, tant il est vrai que ces messieurs n'ont rien inventé.

Toutefois, comme le fait observer M. Troplong, la Con-

vention n'accepta point la définition de la propriété de Robespierre, et en consacra les véritables principes en ces termes :

« Le droit de propriété est celui qui appartient à tout citoyen de jouir et de disposer à son gré de ses biens, de ses revenus, du fruit de son travail et de son industrie. »

C'est sur ces principes que s'est basé le législateur du Code civil, dont les deux idées résument sur ce point tout l'esprit : « Egalité des partages de succession, liberté de la terre et de son propriétaire. »

Je m'arrête; car j'aurais encore trop à dire, si je voulais suivre M. Troplong dans toutes les excellentes considérations qu'il présente à ce sujet, et qui achevent de mettre dans tout leur jour la pensée qui lui a dicté son substantiel et lumineux traité, tout à fait digne de sa haute réputation de jurisconsulte et de publiciste.

ALEXANDRE DEFAÏ.

### Chronique musicale.

La séance publique annuelle de l'Institut national de France pour la distribution des grands prix de l'Académie des beaux-arts a eu lieu samedi 14 octobre. M. Horace Vernet occupait le fauteuil de la présidence, ayant à sa gauche M. Gatteaux, vice-président, et à sa droite M. Raoul-Rochette, secrétaire perpétuel. Les illustres membres des différentes académies étaient en assez grand nombre dans l'hémicycle réservé. Mais peu d'entre eux étaient revêtus du costume de cérémonie consacré. Quelques-uns, à la vérité, se faisaient remarquer par l'éclat de nombreuses décorations étalées sur les vertes broderies de leur uniforme; d'autres, au contraire, se distinguaient par la simplicité de leur paletot gris, exempt de tout ornement fastueux, comme chacun sait. On se demandait dans le public pourquoi, tandis que quelques-uns aiment à se montrer le plus souvent possible pompeusement parés, quelques autres, au contraire, semblent toujours affecter une sorte de dédain pour tout ce qui tient à cette pompe. Quant à l'auditoire, il était la samedi dernier aussi nombreux, aussi élégant que les années précédentes. Les banquettes du centre, les tribunes et les amphithéâtres étaient littéralement comblés une heure avant le commencement de la séance, et, suivant la coutume, les dames se comptaient en grande majorité. La vanité nous ferait volontiers penser que cet empressement du public à se rendre en tout temps à la séance de la distribution des grands prix de l'Académie des beaux-arts, vient de ce que la musique entre pour une bonne part dans le programme de cette séance. Il est du moins certain que la musique lui donne un grand attrait. C'est là, et le seulement, qu'on entend exécuter la cantate du jeune lauréat qui a remporté le grand prix de composition musicale, tandis que les œuvres couronnées des peintres, sculpteurs, architectes et graveurs demeurent exposées une semaine entière au palais des beaux-arts. Il a été rendu compte de cette exposition dans le précédent numéro de notre journal.

Il nous reste aujourd'hui à parler de l'œuvre du musicien. Mais nous dirons quelques mots d'abord de l'ordre de la séance. Elle a commencé par une ouverture à grand orchestre de M. Masse, pensionnaire de l'Académie de France à Rome. Ce morceau se distingue par une conception sage et une très louable charté de facture. L'audience de l'introduction est d'un bon style et bien instrumenté. Il est fâcheux que le premier thème de l'*allegro* manqué d'élégance. Ce serait, sans ce défaut, une des meilleures ouvertures que nous ayons entendues à l'Institut. A l'exécution de ce morceau a succédé la lecture du rapport sur les ouvrages des pensionnaires de l'Académie de France à Rome, par M. Raoul-Rochette. M. le secrétaire perpétuel a fait ressortir, en manière de préface, avec beaucoup de justesse et de force, tous les avantages que les beaux-arts français ont recueillis et sont encore destinés à recueillir de cette ancienne institution de l'école de Rome, qui date de notre glorieux dix-septième siècle, et que nos diverses commotions politiques ont constamment épargnée. Il a ensuite parlé des travaux de nos pensionnaires avec une aménité d'autant plus remarquable qu'elle est peu habituelle. Ordinairement le jugement des illustres aréopagites n'était pas exprimé en termes si doucereux. On ne saurait trop signaler ce changement de ton dans les sentences de l'Académie. Le rapport a été suivi de la distribution des grands prix de peinture, de sculpture, d'architecture, de gravure en médailles et pierres fines, de gravure en taille-douce, et de composition musicale. Puis M. Raoul-Rochette a lu une notice historique sur la vie et les ouvrages de M. Gallé, graveur en médailles. Enfin est venu, pour terminer la séance, l'exécution de la Cantate couronnée cette année. L'auteur est M. Jules-Laurent Duprato, né à Nîmes le 20 août 1827, élève de M. Leborne, professeur au Conservatoire. C'est le troisième élève de ce maître, qui, depuis quelques années, obtient la première couronne au concours de l'Institut. Le sujet qu'il a eu à traiter musicale est *Damoëlis*. Cette scène, dont l'auteur est M. Paul Lacroix, a été choisie entre soixante et une pièces de vers qui ont été envoyées au concours de cette année, l'Académie ayant décidé, il y a quelques temps qu'un concours de poésies serait annuellement ouvert pour la scène lyrique à mettre en musique. Il eût été à souhaiter que, sur un si grand nombre de pièces de vers, l'Académie en eût pu trouver une plus favorable au talent du musicien. Il était, en effet, difficile de rendre musical un pareil sujet, quelque bien conçu et purement écrit qu'il fut. Voici comment le poète l'a dessiné.

Damoëlis, pauvre habitant de la campagne, est subitement élevé, pour un jour au trône de Syracuse, par le tyran Denys. Les délices du rang suprême lui apparaissent

d'abord comme la plus parfaite félicité de ce monde. Mais sa fille Lydia n'entend, sous ce luxe royal, que douleurs et périls. Il a beau chanter et se réjouir en se voyant couvert de peuple, le diadème en tête, devant une table splendidement servie, elle ne peut partager sa joie. Elle regrette la tranquille plaisir des champs, « le vrai bonheur. »

Aller, tables fragiles,  
Humbles lits de roseaux,  
Murmures des cigales,  
Doux concert des oiseaux !...

Tout à coup elle est saisie de terreur, elle veut fuir : son père veut la retenir et lui demande d'où vient sa crainte.

— Vous ne voyez donc pas ? — Quoi donc ? — Sur votre tête, Un globe éminent suspendu par un fil ?  
— O Lydia, fruyons ! — Non, Damoëlis, arrête !

s'écrie alors Denys, qui force le malheureux épouvanté à venir encore sa coupe, en face du terrible danger qui le menace, lui faisant ainsi connaître ce bonheur des grands tant envié...

Aux rayons des lampes nocturnes,  
Voir des spectres sanglants et froids,  
Sur vous se pencher ténébreuses,  
Hélas ! c'est le destin des rois !...  
Rouloir, frissonnant et blême,  
Avis, parents, tous à la fois ;  
N'avoir personnel qui vous aime  
Hélas ! c'est le destin des rois !

Damoëlis déplorant son ambition, souffre de mortelles angoisses. Lydia pleure et demande grâce pour son père, Denys impitoyable, exige que la partie de plaisir, que Damoëlis s'était promise, aille ainsi jusqu'au bout. « Tu n'es roi que depuis une heure ! » lui dit-il.

En finissant ainsi, la scène de M. Paul Lacroix à la défat de n'avoir pas de dénouement, et a dû par conséquent jeter le musicien dans un grand embarras pour terminer sa cantate d'une manière caractéristique. M. Jules Duprato a cependant su tirer bon parti du sujet difficile qui lui était imposé, et avec une habileté qui n'est rare de trouver dans un concurrent de l'Institut. Sa partition commence par une introduction instrumentale d'un bon coloris. Le premier récitatif :

Moi, pauvre Damoëlis, qui n'ai reçu des dieux...

est très bien déclamé, et prouve que son auteur a étudié comme il faut les grands modèles du drame lyrique. L'air de Damoëlis : *Jour de triomphe et d'Allegresse*, débute bien, mais le milieu est moins heureux ; à partir de ce vers :

J'ai de vastes portiques,

l'expression musicale est froide et languissante. Le duo de Lydia et Damoëlis est un excellent morceau. La ritournelle, qui précède l'andante, est faite avec beaucoup de goût et de simplicité. Le chant sur ces mots : *Ce festin doit le plaisir...* est d'une grâce et d'une élégance parfaite. La romance de Denys : *Toujours craindre la trahison...* mérite aussi des éloges ; le compositeur s'est profondément pénétré de la situation, qui est vraiment pathétique, et il a surtout très convenablement en relief toute l'amertume du refrain : *Hélas ! c'est le destin des rois !* Il nous semble qu'il a moins bien senti la situation suivante par où commence le trio final. A la manière dont Damoëlis chante : *Ah ! voilà donc la vie des rois et des tyrans !...* on le croirait plutôt se complaisant dans une douce mélancolie que frappé de terreur et de dégoût, comme il devrait l'être à l'aspect des dangers et des soucis de la royauté. Sans doute, M. Jules Duprato a voulu être mélodique quand même, et l'on doit, en général, préférer cet excès à l'exces contraire. Nous serions peut-être tenté de féliciter le jeune compositeur d'être tombé dans celui-ci, si nous ne pensions que tout défaut est défaut, qu'il n'en est pas un, à la rigueur, préférable à l'autre, et que le devoir de la critique est de les signaler tous, principalement à l'endroit qui n'est encore qu'à sa première œuvre. En revanche, nous louerons sans restriction l'andante du trio : *Ce festin est l'ivresse...* Les parties vocales y sont écrites avec un talent consommé, l'accompagnement d'orchestre y est adonné avec une habileté très grande. La disposition de ce morceau est, en un mot, irréprochable, et l'on y remarque la plus heureuse entente de l'effet musical. L'*allegro* qui suit et qui termine la cantate n'est pas à beaucoup près aussi bien inspiré ; le motif principal n'est pas d'un bon choix, il manque de distinction, la forme du morceau est banale.

En résumé, il y a dans cette cantate beaucoup plus à louer qu'à reprendre. M. Jules Duprato s'y montre dans une bonne voie, et doué d'un bon sentiment mélodique. Nous croyons donc pouvoir dire avec vérité que l'Académie a couronné, cette année, un jeune compositeur d'avenir. Fassent les dieux, les hommes et les circonstances que cet avenir n'averse pas, comme celui de tant d'autres, au retour du pensionnaire de Rome, retour si plein d'illusions brillantes et de tristes déceptions !

G. B.

### Le marémotte de Saint-Malo.

La direction hydraulique du port de Brest a fait construire dans les eaux de Saint-Servan, à Solidor, près Saint-Malo, à l'embouchure de la Rance, un puits marémotte.

Ce petit édifice a été établi dans le but de faciliter l'étude des marées et de faire l'application d'un instrument inventé par M. Chazallon, ingénieur hydrographe de la marine, et exécuté avec une grande habileté par M. Wagner, mécanicien à Paris.

Depuis longtemps la science recherche la loi qui régit le mouvement des marées, et jusqu'à présent elle ne l'a pas découverte. M. Chazallon, ingénieur hydrographe de la ma-

rine, chargé depuis nombre d'années des observations maréométriques qui ont pour but d'arriver à la connaissance de cette loi, a obtenu du ministère de la marine l'autorisation d'établir des puits maréomètres dans différents ports de la Manche, Brest, Saint-Servan, Cherbourg, ou la marée s'élève au mêmes heures à des hauteurs différentes (Brest 8 mètres, Saint-Servan 14 mètres, Cherbourg 10 mètres). Ces puits reçoivent l'eau de la mer par une ouverture pratiquée à la base, et qui permet à la mer d'y entrer en montant aussi vite qu'à l'extérieur; l'eau y reste parfaitement tranquille et de niveau malgré l'agitation de la mer à l'extérieur.

Ces puits sont terminés par une chambre d'observation, dans laquelle se trouve un instrument nommé maréomètre, de l'invention de M. Chazallon. Cet instrument se compose d'un cylindre horizontal couvert d'une feuille de papier,

dont le mouvement est réglé par un flotteur qui monte et descend avec la marée et un petit chariot, portant un crayon, est adapté sur ce cylindre, qui lui-même est réglé par un mouvement d'horlogerie et trace sur le papier les courbes décrites par la marée en montant et en descendant.

En remissant toutes ces courbes, qui donnent des suites de progression, M. Chazallon espère par-là parvenir à découvrir la loi qui régit la marée dans le globe, enrichir la science d'une nouvelle découverte, et la navigation d'une connaissance d'une grande utilité.

Le maréomètre de Saint-Servan est une tour octogonale de 5 mètres de largeur à sa base, et de 3 mètres 50 centimètres à son couronnement, ce qui lui donne une forme légèrement pyramidale. Elle repose sur un fond de roches.

De la base au couronnement, on compte dix-huit assises de pierres, hautes chacune de 60 centimètres. Le couronnement est à une hauteur telle qu'il puisse dominer les plus hautes marées; celle de 1845, qui fut de plus de 43 mètres, serait restée au-dessous de plus d'un mètre et demi. Un puits de 1 mètre 50 centimètres d'ouverture, mis en communication avec la nier, traverse la tour dans toute sa hau-

teur, et vient aboutir au plancher d'une chambre contenue dans le petit pavillon qui la termine.

Le maréomètre, au point de vue de sa construction, fait autant d'honneur à l'ingénieur qui en a conçu le plan, M. Débargue, qu'à celui qui en a dirigé la construction, le conducteur de première classe, M. Maduron. Il est bâti en granit du Laber, près de Brest. Ce sont les mêmes carrières qui ont donné le piédestal de l'obélisque de Louqsor. Tous les matériaux avaient été préparés à l'avance et ont été transportés sur les lieux au moyen d'expéditions régulières. Un pont suspendu de 19 mètres de longueur établit la communication entre la terre et la rive opposée de la vieille cale de Saint-Père.

Le fil de fer employé pour la construction de ce pont

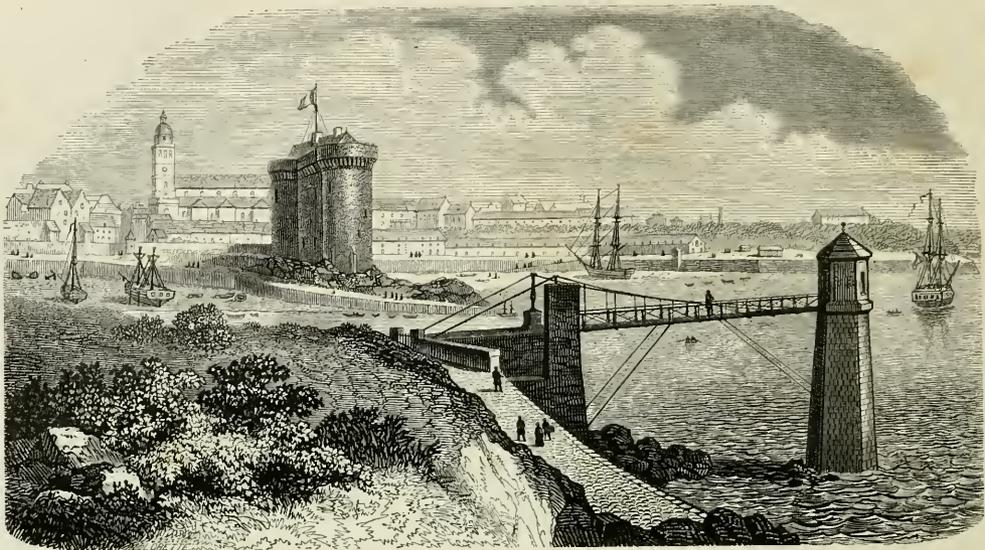
avait été galvanisé, ce qui le met à l'abri de l'air salin qui oxyde de suite le fer. C'est le premier pont en fil de fer galvanisé établi en France.

Le maréomètre est placé sous les roches de la Cité, dans un reentrant sud, qui le met aussi à l'abri des mauvais vents.

Dominé par un fort si vaste, si puissant, que 2,000 hommes s'y trouveraient à l'aise et s'y maintiendraient longtemps, il fait pendant à cette belle tour de Souldor, aussi vieille que les annales de l'histoire bretonne et cependant aussi solide que le granit qui la forme.

Vu de la rade, le maréomètre se confond avec les maisons de Saint-Servan, si renommées par leurs gracieux alicteurs; il semble s'appuyer sur la belle église de Sainte-Croix. Au de terre, il se dessine de toutes parts sur un horizon que terminent les

premiers mamelons entre lesquels coule le fleuve, et qui ont nom le Brillantais, la Vicomté, Troquentin, la Richardais. Au milieu de eaux s'élevaient ces fameux rochers les *Bizeux*, piles naturelles au moyen desquelles on reliera un jour les deux rives de la Rance par un pont suspendu semblable à celui qui a été jeté par-dessus l'obélisque.



Sur l'Horloge de Munster.

Plusieurs personnes ayant trouvé de l'obscurité dans la très courte explication de l'horloge que nous avons donnée dans le dernier numéro de *l'Illustration*, nous croyons devoir revenir sur ce sujet et expliquer comment on a pu faire confusion.

La figure représente les heures où chaque pays indiqué sur le cadran doit passer dans le méridien de Paris, à partir du moment où Paris passe lui-même au méridien.

Tel est le problème que nous avons résolu au moyen du calcul que nous avons indiqué.

Quant au problème énoncé comme il suit :

« Connaissez l'heure de Paris, quelle heure est-il à Saint-Petersbourg, Calcutta, etc., nous avons bien indiqué le moyen de l'obtenir à l'aide d'une sphère; mais nous avons oublié de dire que pour l'obtenir au moyen du calcul, il fallait renverser les signes. C'est à dire que la longitude Est devient +, et la longitude Ouest —. C'est à dire affecter du signe + les résultats donnés par la longitude Est, et du signe — ceux donnés par la longitude Ouest.

Afin de rendre plus appréciable la vérité de ce que nous avançons, nous donnons les deux tables en regard.

TABEAU

DES HEURES OU CHAQUE PAYS DOIT PASSER AU MÉRIDIEN DE PARIS A PARTIR DU MOMENT OÙ PARIS PASSE LUI-MÊME AU MÉRIDIEN.

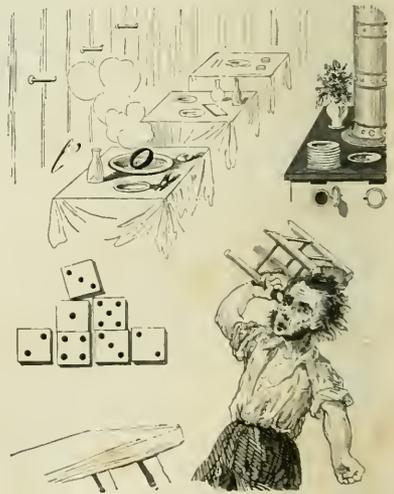
Villes.	Degrés.	Différences.	Heures.
Paris.....	0, »	»	12
Saint-Petersbourg.....	27, 58 E	— 1 52	10 8
Madrid.....	5, 53 O	+ 0 22	12 22
Calcutta.....	86, 8 E	— 5 44	6 16
Rome.....	10, 7 E	— 0 40	11 20
Gottingue.....	7, 33 E	— 0 30	11 30
Quito.....	81, 5 O	+ 5 24	5 24
Alger.....	44, » E	— » 3	11 57
Munich.....	9, 14 E	— » 37	11 23
Londres.....	2, 26 O	+ » 10	12 10
Rio-Janeiro.....	45, 5 O	+ » 3	» 3
Munster.....	5, 16 E	— » 21	11 39
Pékin.....	114, 7 O	+ 7 36	4 24
Constantinople.....	26, 35 E	— 1 46	10 14
Copenhague.....	10, 14 E	— » 44	11 19
New-York.....	76, 18 O	+ 5 5	5 5
Vienne.....	14, 2 E	— » 56	11 4
Mexico.....	101, 25 O	+ 6 46	6 46
Berlin.....	11, 22 E	— » 44	11 16
Dublin.....	8, 39 O	+ » 35	12 35

TABEAU

INDIQUANT L'HEURE QU'IL EST DANS DIFFÉRENTS POINTS DU GLOBE LORSQU'IL EST MIDI À PARIS.

Villes.	Degrés.	Différences.	Heures.
Paris.....	0, »	0 »	»
Saint-Petersbourg.....	27, 58 E	+ 1 52	1 52
Madrid.....	5, 53 O	— 0 22	11 38
Calcutta.....	86, 8 E	+ 5 44	5 44
Rome.....	10, 7 E	+ 0 40	12 40
Gottingue.....	7, 33 E	+ 0 30	12 30
Quito.....	81, 5 O	— 5 24	6 36
Alger.....	44, » E	+ » 3	12 3
Munich.....	9, 14 E	+ » 37	12 37
Londres.....	2, 26 O	— » 10	11 50
Rio-Janeiro.....	45, 5 O	— » 3	» 9
Munster.....	5, 16 E	+ » 21	12 21
Pékin.....	114, 7 O	— 7 36	4 24
Constantinople.....	26, 35 E	+ 1 46	1 46
Copenhague.....	10, 14 E	+ » 41	12 41
New-York.....	76, 18 O	— 5 5	6 55
Vienne.....	14, 2 E	+ » 56	12 56
Mexico.....	101, 25 O	— 6 46	5 14
Berlin.....	11, 22 E	+ » 44	12 44
Dublin.....	8, 39 O	+ » 35	11 25

Rébus.



EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS.

Il y aura longtemps encore des points sur lesquels tous les honnêtes gens seront d'accord.

On s'abonne directement aux bureaux, rue de Richelieu, n° 60, par l'envoi franco d'un mandat sur la poste ordre Lechevalier et C<sup>o</sup>, ou près des directeurs de poste ou de Messageries, des principaux libraires de la France et de l'étranger, et des correspondances de l'agence d'abonnement.

PAULIN.